

S.O.S Amitié



16^{ème} CONGRÈS - BESANÇON - 19-21 MAI 2017.

.....l'écoute, un acte social
dans un monde qui change.....

BIENVENUE



S.O.S
Amitié

UN MAL.  DES MOTS.

04	PRÉSENTATION Alain Le Corre	21	LA SOUFFRANCE ET SES DEVENIRS POLITIQUES À L'AUNE DES PRATIQUES D'ÉCOUTE Romain HUËT
06	BIENVENUE À BESANÇON Danielle Dard	27	LES ATELIERS
07	ÊTRE À L'ÉCOUTE DE LA QUESTION SOCIALE Axelle Brodriez-Dolino	31	TABLE-RONDE Alain Le Corre
11	UNE SOCIÉTÉ DU MAL DE VIVRE ? David Le Breton	33	ÉCOUTER, VOUS EN AVEZ ENTENDU PARLER ? Michel Montheil
16	RÉFLEXIONS SUR L'ÉVOLUTION DE NOTRE SOCIÉTÉ Georges Gaillard	35	L'INFORM



Le prochain numéro

Le prochain numéro aura pour thème « la voix » : outil, instrument, empreinte, pour parler, chanter, crier, jouer, convaincre, enseigner, manipuler, menacer, pleurer, se plaindre, caresser ...



Haut : Daniel Ganahl
Bas : Jean-Pierre Igot // Alain Mathiot



edito

Et après?

PAR ALAIN MATHIOT
Président entrant de S.O.S Amitié

Ce congrès a permis des avancées sur un thème dont l'actualité n'est plus à démontrer : le monde change et, comme toutes les organisations humaines, nous devons nous y adapter. L'organisation du Congrès était sans faille avec un équilibre parfait entre le sérieux et le plaisir. Merci à tous ceux qui y ont contribué! Merci à Daniel Ganahl, à Maguy Piranda, et à toute l'équipe des bisontins, aussi efficaces qu'attentionnés qui ont fait de ce rassemblement un temps fort et lumineux dans la vie de la Fédération.

Nous avons retenu de ces riches débats trois voies d'amélioration :

- Notre **observatoire des souffrances psychiques** permet à S.O.S Amitié d'attester de son rôle social au service de ceux qui sont dans le mal-être. C'est un outil puissant que nous pouvons mieux exploiter pour jouer notre rôle de « lanceur d'alerte ». À cette fin, un groupe est en cours de constitution.
- Notre **présence sur les réseaux sociaux** est un atout formidable pour toucher les jeunes : le partenariat que nous avons développé avec Facebook se traduit cette année par une campagne de notoriété qui nous est offerte par Facebook en octobre et novembre. Du coup, le thème de la Journée Nationale de l'Écoute (le 7 novembre) sera : « S.O.S Amitié à l'heure des réseaux sociaux ». Google nous fait également des propositions pour être plus présents. Nous avons des perches à saisir.
- La table ronde du dimanche matin nous a permis de mettre en évidence les **synergies qui existent entre notre fédération et les associations** dont les objectifs sont compatibles avec les nôtres. Ce riche débat ouvre des pistes pour renforcer ou développer la solidarité et la coopération avec elles. C'est ensemble que nous pourrions mieux agir pour lutter contre le mal être, l'isolement et la précarité, comme le souligne le récent avis adopté par le Conseil Economique, Social et Environnemental : « Combattre l'isolement social pour plus de cohésion et de fraternité ».

Cela m'a conduit à fixer pour les années à venir les objectifs de l'association dans le prolongement de ceux que s'était fixés le précédent conseil d'administration fédéral, sous la présidence efficace de Jean-Pierre Igot :

- **Améliorer notre accessibilité**, c'est-à-dire le taux de réponse aux appels entrants (compris actuellement entre 1 appel sur 3 et 1 appel sur 10 selon les heures), à la fois en recrutant 500 nouveaux écoutants et en assurant une meilleure présence à l'écoute la nuit.
- **Poursuivre le développement de la solidarité**, entre écoutants et entre associations régionales, pour mieux partager nos pratiques et nos capacités.
- **Adapter notre fonctionnement** à ce « monde qui change » (changement de plus en plus rapide...) en prenant en compte une réflexion de tous nos bénévoles, ainsi que les résultats de l'enquête auprès des écoutants qui ont été présentés lors du congrès.

C'est un vrai défi que nous relèverons... tous ensemble !

Revue éditée par S.O.S Amitié France.
Association Reconnue d'Utilité Publique.

Directeur de la publication

Alain Mathiot
33, rue Linné - 75005 Paris

Rédactrice en chef

Colette Barroux-Chabanol

Comité de rédaction

Jean-Christophe Debaugé, Denise Demoulière,
Françoise Legouis, Christian Rix,
Yvette Rodalec, Anne Torquéo.

Conception

Heica Design - claire@heica-design.fr

Crédits photos / illustrations / pictos

Photos congrès : © Marie-Pierre Ravillard
Illustrations : © François Piranda
Autres photos : www.epictura.com
Pictos : www.flaticon.com

Impression

L'artésienne - 03 21 72 78 90
Z.I. de l'Alouette - 62802 Liévin cédex

- ☐ Je m'abonne
☐ Je me réabonne
M./ Mme
Adresse
.....
☐ Je joins un chèque de €
à l'ordre de S.O.S Amitié France

À adresser à : S.O.S Amitié France
33, rue Linné - 75005 Paris.

4 numéros/an

Abonnement
REVUE S.O.S AMITIÉ

18.50€ Abonnement Normal
23€ Abonnement pour l'étranger
40€ Abonnement de soutien à partir de



Alain Le Corre

- Écouteur au poste d'Orléans, dont il a été directeur et président
- Membre de la Commission Fédérale de Formation de 2008 à 2015
- Un des contributeurs de l'ouvrage collectif *Sortir du silence*



Présentation

“

Bonjour à tous et merci d'être venus si nombreux pour participer à ce 16^{ème} congrès national de S.O.S Amitié.

Presque tous les postes sont représentés pour ce moment très important dans la vie de l'association. Cela dit nécessairement quelque chose de l'attachement que les bénévoles portent à leur engagement, de l'envie qu'ils et elles ont de s'écouter entre pairs, d'échanger, de partager, de faire des rencontres, rencontres de personnes mais aussi rencontres d'idées.

Car un congrès national, c'est d'abord et avant tout l'occasion qui nous est donnée d'être rassemblés pendant près de trois journées pour se saisir d'un grand thème de réflexion.

Cette année, l'intitulé choisi « **L'écoute, un acte social dans un monde qui change** » oriente cette réflexion vers ce qui tente de donner du sens à notre action, tant en direction des appelants qu'en direction de la société tout entière.

La place que j'occupe en ce moment même, celle de responsable thématique et qui m'a été confiée par les instances fédérales, m'amène à remercier, pour commencer, ce qu'on appelle le groupe congrès. Il a travaillé depuis 16 mois environ à mes côtés à son élaboration et à sa mise en œuvre. Je voudrais aussi remercier chaleureusement l'équipe de Besançon qui a été très présente à tout moment de cette longue période, bien au-delà de la seule organisation matérielle.

Je vais alors faire état de quelques éléments de réflexion qui ont été à l'origine de la manière dont le groupe congrès s'est saisi de cette question complexe pour tenter de bâtir un programme qui tienne la route.

Il est toujours bon de se rappeler que S.O.S Amitié a plus d'un demi-siècle d'existence. L'association a été fondée dans une période de relative prospérité économique, du moins dans celle qui assurait le quasi plein emploi. Depuis lors, la succession des crises économiques génératrices d'un chômage de masse et d'un accroissement considérable de la précarité et de ce qu'on a appelé l'insécurité sociale a touché des pans de plus en plus importants de la population. Pour peu qu'on y ait prêté attention avec une oreille un minimum entraînée, la dernière grande crise, celle des années 2007-2008, s'est bien souvent invitée au bout du fil. Elle l'a fait à travers des récits de vie massivement placés sous le signe de la précarité, de la peur de l'exclusion ou, de manière moins immédiatement dramatique, de l'angoisse face à un avenir incertain.

À titre personnel, plongé dans la préparation de ce congrès, mais attentif aux multiples argumentaires des politiques, aux multiples sources d'analyses sur l'état du social, proposées par la presse, dans ces tous derniers mois de campagne électorale, j'ai été particulièrement sensible à la manière dont les propos lus ou entendus résonnaient en moi, écouteur. Combien de fois me suis-je dit en lisant tel article, en entendant telle déclaration : « *Mais ça, S.O.S Amitié en est témoin depuis belle lurette ! Et c'est ce qui est présenté comme un regard affûté et pertinent sur l'état de la société française, ou comme une découverte !* »

Sans mettre en quoi que ce soit en question notre a-politisme à juste titre revendiqué comme principe essentiel de notre écoute, force est de poser **la question du politique au sens premier du terme**.

Comme le précise l'argumentaire qui a constitué le cadre dans lequel s'inscrit notre congrès, les personnes qui appellent l'association offrent souvent à entendre des bouleversements sociétaux à travers leurs souffrances singulières, leurs épreuves individuelles, la fragmentation de leurs existences abîmées... En somme, elles confient bien souvent aux écoutants davantage que des problématiques purement personnelles.

Pour le dire autrement, les écoutants peuvent être amenés à saisir, au-delà de la multiplicité des éclats de vie qui leur sont présentés, des éléments caractéristiques de la société tout entière. La souffrance qu'ils sont conduits à entendre est dans bien des cas une souffrance sociale. Ils peuvent alors établir une relation entre une **expérience intime**, celle qui s'énonce en première personne dans le temps de l'appel, et une condition sociale que, d'ailleurs, les personnes qui sont au bout du fil ou du clavier ne perçoivent pas nécessairement comme une cause ou un facteur déterminant de leur situation.

De manière un peu provocatrice,

une question qui se pose, parmi bien d'autres, concernant la dimension sociale de notre écoute, est la suivante : comment faire en sorte que ce que nous offrons aux appelants ne se réduise pas à une sorte de « charité psychique » ? Nous serions là pour écrier la souffrance, atténuer le malheur, ne serait-ce que le temps d'un appel, ou bien encore tenter de consoler, offrir un peu de compassion... Mais ne serions-nous là que pour ça ?

Si nous admettons que la personne qui appelle nous dit quelque chose d'autre que son mal-être personnel, comment en tenir compte pour conduire notre écoute dans un sens qu'on pourrait peut-être qualifier d'« actif » ? Mais être actif, n'est-ce pas aussi être un peu « directif » ?

Comment l'écouteur peut-il donner à l'acte d'écoute une dimension qui articule sa caractéristique première, faire reculer l'angoisse, atténuer le mal-être (voir notre charte et notre livre blanc de la formation) d'une part, et d'autre part, la tentative de restaurer chez l'appelant la mise à distance de sa propre souffrance, la reconquête d'une autonomie minimale (c'est aussi dans notre charte et notre livre blanc) ?

Comment faire saisir à l'appelant que **sa parole est sociale**, quel que soit son degré



téléphone, courrier, chat. À travers également notre position de **témoins de la misère du monde**.

Pour ce faire, nous recevrons donc d'abord cet après-midi et demain matin, l'éclairage de conférenciers venus d'horizons théoriques divers : l'histoire, la sociologie et l'anthropologie, la psychologie, la sociolinguistique. Chacune des interventions nous permettra d'approcher notre thème sous un jour particulier où le double aspect du titre de ce congrès sera abordé : l'acte social / le monde qui change. Nous serons ainsi mieux armés pour nos travaux d'ateliers qui, demain après-midi, nous amèneront à tenter d'entrer dans ces questions complexes à la lumière de notre expérience d'écouteurs.

La pratique d'autres acteurs de la solidarité que nous et la réflexion qu'eux-mêmes sont amenés à porter sur le sens social de leur action, ce sera l'objet de la table ronde de dimanche.

Et pour clore ce week-end studieux, nous avons demandé à Michel Montheil, psychologue de La Rochelle qui connaît bien notre association dont il est depuis longtemps un compagnon de route, de proposer ce qu'on a appelé « un certain regard », « une certaine écoute ». Son regard, son écoute à lui, celui, celle d'un observateur missionné pour suivre ce congrès depuis les conférences jusqu'aux moments de convivialité, de rencontres de couloirs, de repas partagés, en passant bien sûr par les ateliers. Il nous en restituera tout à fait subjectivement les aspects les plus saillants voire les plus insolites !

Cet après-midi, donc, Axelle Brodiez Dolino, historienne, CNRS, va prononcer la première conférence.

Ses travaux d'historienne portent sur la pauvreté et la précarité, sur le phénomène de l'engagement. Elle a publié des ouvrages sur l'association Emmaüs et l'abbé Pierre, sur Le Secours populaire français. Je crois avoir compris lors de nos échanges par mails et téléphone qu'elle a vraiment découvert S.O.S Amitié quand je l'ai sollicitée.

Elle s'est alors plongée dans nos documents dont elle a pris l'exploration à bras le corps et elle m'a donc dit avoir quelque peu déplacé l'angle d'entrée dans notre problématique en intitulant sa conférence : « À l'écoute de la question sociale ».

Bienvenue à Besançon

Mesdames, Messieurs les élu-es, Cher-e-s Collègues,
Monsieur le Président de S.O.S Amitié France,
Monsieur le Président de S.O.S Amitié Besançon,
Mesdames, Messieurs les congressistes,

Bonjour à tous et merci d'être venus si nombreux participer à cette seizième édition du congrès national de la fédération des associations de S.O.S Amitié.

Nous le savons, le président Daniel Ganahl et ses prédécesseurs Marie-Berthe Jeannot et Patrick Picard ont beaucoup œuvré, pour qu'elle ait lieu à Besançon et je les en remercie.

J'ai beaucoup de plaisir à vous accueillir aujourd'hui, et pour la première fois, ici, à Besançon, au nom des habitants de notre ville et du conseil municipal. D'emblée, je tiens à excuser Monsieur le Maire, Jean-Louis Fousseret, qui n'a pu se rendre disponible, et qui m'a demandé de le représenter. Pour nous, c'est toujours une formidable satisfaction de considérer que de nombreuses manifestations et événements d'une telle ampleur sont organisés dans notre cité.

À celles et ceux qui ne connaissent pas ou peu Besançon, et je m'adresse aux participants qui nous viennent de toute la France, je vous invite à prendre le temps de découvrir notre ville. Des charmes de la citadelle de Vauban, classée au patrimoine mondial de l'UNESCO, à la maison natale de Victor Hugo, en passant par notre richesse naturelle et historique exceptionnelle, cette cité recèle des trésors que vous pourrez découvrir tout au long de ces quelques jours passés chez nous. Besançon est une ville au patrimoine et à l'architecture remarquables. Mais c'est aussi une ville vivante et dynamique.

L'écoute est donc au cœur de votre activité de tous les jours, une écoute anonyme, non directive, non jugeante, assurée par plus de 1600 bénévoles et qui forme le cœur de votre action.

Daniel Ganahl, Président de S.O.S Amitié Besançon et Maguy Piranda, organisatrice du congrès



Danielle Dard,
Première adjointe au Maire de Besançon

« L'écoute comme acte social dans un monde qui change » pour faire écho à la thématique que vous avez souhaité aborder cette année est une thématique qui a tout son sens ici à Besançon, terre de solidarité, de progrès et de cohésion sociale.

De sens, justement, il sera fortement question au cours de ce congrès puisque vous allez passer trois jours ensemble, à réfléchir et échanger, lors d'ateliers, conférences, tables rondes :

- autour du sens à donner à votre écoute,
- autour des valeurs qui sont les vôtres,

Un sens et des valeurs plus que jamais bousculés par les transformations à l'œuvre dans notre société.

Ce que vous nommez bouleversements et que vous identifiez comme étant le produit des situations de crise économique que nous avons connues ces dernières années et avec lesquelles nous n'en avons pas fini hélas.

Effectivement, des transformations et des évolutions dont on mesure tous les jours les effets dans notre pays, auprès de nos concitoyens et qui concernent le monde entier.

Il est vrai qu'en tant que bénévoles « écoutants », vous êtes confrontés régulièrement aux situations de chômage, de précarité, de détresse voire d'exclusion sociale que vous relatent vos interlocuteurs. Vous êtes souvent en première ligne pour connaître les souffrances des personnes et n'avez pas toujours (comme nous d'ailleurs) toutes les clés pour les apaiser.

Je comprends que cela vous questionne comme cela nous questionne et nous interpelle fortement, tous les jours, tant à la ville dont je suis l'adjointe en charge des solidarités qu'au CCAS dont je suis la Vice-présidente.

Pour autant, essayons de rester optimistes, le chemin d'un avenir prometteur est devant nous et je sais que votre fédération œuvre pour dessiner les contours de ce chemin, le rendre de plus en plus perceptible.

Cela passe par ce type de rassemblement et par cet élan de générosité et de solidarité qui vous caractérisent et que nous avons en commun. Je tiens à remercier chaleureusement Messieurs Jean-Pierre Igot et Daniel Ganahl, les présidents de S.O.S Amitié France et Besançon, Madame Maguy Piranda-Dufourt, l'une des chevilles ouvrières essentielles de ce vaste rassemblement ainsi que chacune et chacun d'entre vous, d'avoir choisi notre cité pour votre 16^{ème} congrès, et plus sûrement encore, de votre investissement collectif et individuel pour venir en aide à celles et ceux d'entre-nous qui en ont le plus besoin.

Bienvenue à Besançon.



Être à l'écoute de la « question sociale »

S.O.S. Amitié a été fondé

dans un contexte bien différent d'aujourd'hui. En 1960, cœur de ce qu'on a rétrospectivement appelé les « Trente glorieuses », dominaient la prospérité économique, l'extension de la protection sociale (en particulier depuis l'instauration, en 1945, de la Sécurité sociale), l'idéologie du progrès, la faiblesse des divorces et un modèle familial encore classique. L'adoption en France du modèle britannique des *Samaritans* lancé à Londres en 1953, consistant à prévenir le suicide par l'écoute confidentielle et sans jugement, visait sans doute principalement des situations de mal-être dues à la maladie ou au handicap, aux séparations conjugales, au vécu traumatique de situations de guerre (Seconde Guerre mondiale, décolonisations, Légion), peut-être aussi déjà à l'isolement du grand âge. La pauvreté-précarité ne devait en revanche qu'être assez marginalement un motif d'appel en tant que tel.

Depuis la fin des années 1970

et le renversement de contexte économique, cette « question sociale » s'est recomposée. La France compte aujourd'hui 10 % de chômeurs et 14,3 % de pauvres. Ceux-ci sont en particulier des mineurs (2,7 millions) et des jeunes adultes, victimes d'une durée d'insertion dilatée sur le marché du travail et non éligibles avant 25 ans au RSA ; des familles monoparentales ; des seniors ; des travailleurs pauvres (un million). La pauvreté-précarité est aussi intimement liée à la relégation des banlieues et aux difficultés du monde rural, ainsi qu'aux discriminations ethniques.

Elle n'apparaît pourtant pas massivement dans les bilans de l'Observatoire des souffrances psychiques : ces dix dernières années, les problèmes matériels ne représentent que 10 % environ des motifs d'appels. Mais ils sont sur la longue durée en croissance. Surtout, ce pourcentage est vraisemblablement très sous-estimé. D'abord, car il est aujourd'hui devenu presque « normal », en particulier dans certains milieux ou quartiers, d'avoir des difficultés socio-économiques – d'où sans doute une euphémisation du problème lors des appels. Ensuite, car la pauvreté-précarité se trouve sans doute davantage formulée dans ses impacts physiques et psychiques, fortement présents dans de nombreux items relevés par l'Observatoire : difficultés à se loger et se soigner, incertitude constante du lendemain qui provoque des situations d'angoisse et de mal-être, discrimination ethno-raciale, difficultés relationnelles et séparations (les couples pauvres étant moins stables car confrontés à un contexte plus difficile, et inversement, les divorces faisant plus facilement basculer dans pauvreté-précarité) ...

S.O.S Amitié est donc bel et bien, pour partie, « à l'écoute de la question sociale », des transformations socio-économiques et des fractures territoriales (rurales comme urbaines), des nouvelles formes d'isolement. Au-delà de l'individu toujours singulier, un contexte global s'exprime. Ce petit article, issu de la communication au congrès, reviendra donc sur le contexte socio-économique des « Quarante piteuses », puis sur les nouvelles formes d'isolement, pour aborder enfin la question de l'engagement bénévole et du sens à donner à l'écoute.



Axelle Brodriez-Dolino

- Historienne
- Chercheur au CNRS/LARHRA et centre Norbert Elias





LES « QUARANTE PITEUSES »



Montée du chômage & précarisation du travail

Le monde occidental a depuis les années 1970 basculé des « Trente glorieuses » vers les « Quarante piteuses », par conjonction de trois phénomènes : l'éclatement sporadique de crises économiques et financières (bulle immobilière, technologique, crise des *subprimes*...), le maintien en France d'un chômage structurellement fort (plus de 8 %) et le passage d'une société de l'emploi stable au développement de l'emploi précaire (CDD, intérim, contrats aidés, temps partiels... : la France compte aujourd'hui 13 % d'emplois précaires, soit 87% des déclarations d'embauche hors intérim).

Les jeunes sont fortement touchés, victimes de la durée dilatée d'insertion sur le marché du travail (nécessité d'un niveau de diplôme de plus en plus élevé, dans un contexte de raréfaction du nombre d'emplois disponibles et de la hausse des qualifications), donc en particulier exposés au chômage de courte durée et à la précarité de l'emploi. De plus en plus aussi les seniors, d'âge encore actif (mais qui ne retrouveront que difficilement un emploi passé 50 ans, donc touchés par le chômage de longue durée) ou jeunes retraités (mais aux retraites amincies d'autant que leurs cotisations auront été rognées par le chômage et la précarité de l'emploi). Les femmes sont exposées à au moins deux

titres : bien plus touchées que leurs homologues masculins par la précarité du travail (respectivement 31 % et 7 % de temps partiels), donc aux revenus moindres, elles composent aussi l'écrasante majorité des chefs de familles monoparentales, contraintes de jongler entre les difficultés (d'horaires professionnels, de revenus, de gardes d'enfants...). Les familles issues de l'immigration affrontent les discriminations dans l'accès à l'emploi et au logement, les zones urbaines reléguées voire la ghettoïsation, parfois la moindre maîtrise de la langue, d'où *in fine* aussi le handicap scolaire et la reproduction générationnelle des inégalités. Au bout du dénuement, la France compte aujourd'hui plus de 140.000 personnes sans domicile, condamnées aux hébergements, aux hôtels meublés, aux logements de fortune, voire à la rue.

Solidarité publique & privée

Face à ces nouvelles difficultés, pouvoirs publics et associations ne sont pas restés inactifs.



Dès le début des années 1980, les associations de solidarité ont cherché à répondre aux nouvelles urgences sociales. Le Secours Populaire a développé son réseau de permanences d'accueil, Emmaüs démultiplié ses communautés, le Secours Catholique lancé ses rapports annuels. Toutes ou presque ont démultiplié les mesures palliatives et quantitatives : distributions alimentaires (création en 1984 des Banques Alimentaires puis l'année suivante des Restaurants du Cœur), vestimentaires, essor des hébergements d'urgence ; dans les années 1990, institutionnalisation de l'aide aux sans-abri. À partir de 1987 (rapport Wresinski) et 1988 (Revenu minimum d'insertion), la tendance a toutefois été au couplage avec des mesures plus préventives et curatives : aide à l'accès aux

droits, à l'hygiène et à la santé, à la culture et aux loisirs, aux emplois d'insertion, au logement...

Parallèlement, les pouvoirs publics ont eux aussi multiplié les dispositifs : politiques de la ville et de l'emploi, minima sociaux (allocation parent isolé en 1976, RMI en 1988, RSA en 2009...), nouveaux droits (au logement en 1990, devenu opposable en 2007 ; à la santé, grâce à la CMU en 1999 et à l'Aide médicale d'État en 2000), ... Ces aides ont toutefois été en partie plombées par l'incapacité à résorber le chômage de masse et par les réformes successives de l'assurance-chômage, qui ont durci les conditions d'accès et fait basculer vers l'assistance, donc la stigmatisation, des publics qui relevaient auparavant de l'assurance.

S'observe donc depuis deux décennies une double tendance : d'une part, une augmentation des allocataires des minima sociaux (en particulier du RMI-RSA-Prime d'activité et de l'allocation adultes handicapés) ; d'autre part, une méfiance et une lassitude croissantes envers les politiques d'aide, qui se traduisent en termes tant sociaux que politiques et n'épargnent aucune couche sociale : les plus aisés et les couches moyennes, qui trouvent le système de taxation trop lourd sans amélioration visible des courbes du chômage ; la frange supérieure des couches populaires, située juste au-dessus des seuils d'accès aux minima sociaux, touchée par les conditions de travail les plus difficiles ; la frange inférieure des couches populaires enfin, largement exclue de tout (travail, santé, logement, loisirs, culture...), en grande souffrance sociale

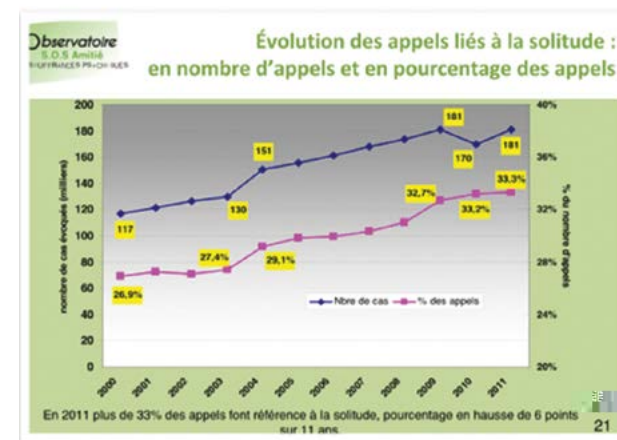
par le fait d'être au chômage (sentiment d'inutilité) et de devoir quémander des aides (sentiment de honte et d'humiliation). D'où les discours de stigmatisation des « assistés », la montée des populismes et des extrémismes politiques, le succès souvent démagogique des « idées reçues sur les pauvres et la pauvreté ».

Cette somme de difficultés engendre une forte souffrance psychique, une tendance au repli et à l'isolement. La violence morale de la situation peut parfois engendrer une violence verbale et/ou physique envers les autres et/ou envers soi-même. Cette pauvreté-précarité comme « nouvelle question sociale » relève donc bien du spectre d'action de S.O.S Amitié.



DE NOUVELLES FORMES D'ISOLEMENT

Il ne relève pas du hasard que les termes contemporains pour désigner la question sociale (« exclusion », « désaffiliation sociale », « crise du lien social », « fracture sociale »...) relèvent dans une certaine mesure également du champ sémantique de la solitude et de l'isolement, autre composante très forte des appels à S.O.S Amitié – première source de souffrance psychique des Français, premier motif d'appel, et en forte croissance depuis les années 2000.



Les études sur l'isolement distinguent cinq réseaux de sociabilité : familial, professionnel, amical, affinitaire et de voisinage. Quatre millions de personnes sont aujourd'hui en situation d'isolement en France (c'est à dire, n'ayant accès à aucun des cinq réseaux), soit 9 % des Français de plus de 18 ans. 22 % n'ont accès qu'à un seul réseau et sont donc dits en situation de « grande fragilité relationnelle » et d'exclusion potentielle ; pour eux, le voisinage est le principal mode de socialisation (35 %), devant les amis (26 %) et la famille (22 %). 8% des Français n'ont aucun lien, ne serait-ce qu'occasionnel, avec leur famille. 19 % enfin n'ont pas de relations amicales régulières et 9% déclarent n'avoir aucun ami. Parallèlement, 26 % des Français se sentent exclus, abandonnés ou inutiles.

Pauvreté-précarité, souffrance sociale & isolement

La pauvreté-précarité est l'un des facteurs d'isolement, en multipliant par deux son risque (9 % de la population totale, mais 18 % des pauvres) : par manque de moyens financiers pour sortir, acheter du matériel de communication (téléphonie mobile, internet...), faire garder ses enfants ; par honte de sa situation et donc repli sur soi. Mais la pauvreté-précarité est aussi fortement corrélée à d'autres facteurs d'isolement : la maladie et le handicap, la discrimination ethno-raciale, le chômage (absence de collègues de travail, sentiment d'inutilité sociale, crainte du regard des autres, humiliation de recevoir des aides), le divorce...

Vivre sous le seuil de pauvreté engendre donc bien un processus de « désaffiliation sociale » qui distend peu à peu la participation (économique, mais aussi sociale et politique). Cette marginalisation est complexe, tout à la fois subie (par le poids du contexte) et acceptée voire provoquée (par honte de sa situation).

Les difficultés du monde rural

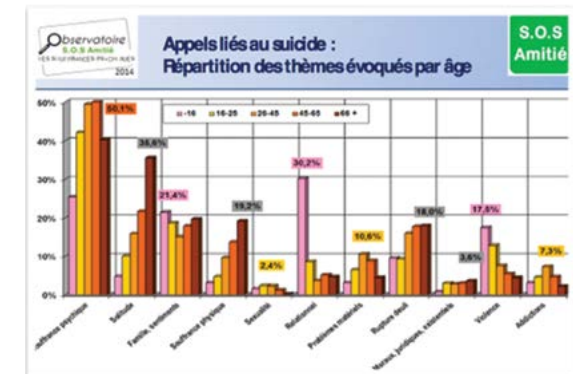
Le monde rural est également fortement touché par l'isolement : exode rural, désindustrialisation, chômage, contraintes de vie et de travail du monde agricole, vieillissement de la population, disparition des commerces et services, moindre accès aux transports (peu nombreux et plus coûteux), manque de structures de santé et administratives (donc moindre accès aux soins et aux aides), logements souvent anciens et vétustes, dégradés, inadaptés...

Ces difficultés touchent des publics sociologiquement divers. Les personnes âgées d'une part, proportionnellement un peu plus nombreuses en milieu rural qu'urbain, et en particulier les veufs et veuves ; leur maintien à domicile paraît d'autant plus difficile que les services sont limités et que s'accroissent les temps de transport pour les aidants familiaux et médico-sociaux ; mais l'entrée en maison de retraite n'est pas non plus facile, tant par la souffrance psychique induite que par le coût de ces structures pour les personnes âgées à faible revenu. Sont aussi touchés les jeunes, en particulier à faible niveau de qualification (et donc peu adaptés aux emplois locaux potentiels, plutôt situés dans les secteurs agro-alimentaire, agricole et environnemental).

Les travailleurs pauvres et/ou précaires : agriculteurs dont l'exploitation dégage peu de revenus, travailleurs saisonniers (vendanges, récoltes des fruits...), ouvriers victimes de la désindustrialisation rurale, ... De façon générale, le monde rural connaît en France une surreprésentation des actifs peu qualifiés (ouvriers et petits employés), à l'heure où la qualification est l'un des meilleurs sésames d'accès à l'emploi. S'ajoutent enfin les « néo-ruraux », et parmi eux de nombreux ménages pauvres venus s'installer à la campagne ou dans le lointain péri-urbain en raison du moindre coût du logement ; mais qui ne trouvent que des logements dégradés (donc *in fine* coûteux à chauffer et rendre viables) et isolés (problème des transports, des gardes d'enfants, du manque de services publics et commerciaux). Pour eux, la ruralisation apparaît donc comme une « fausse bonne solution », source de déceptions voire de difficultés plus grandes encore.

La solitude des personnes âgées

Comme la canicule de 2003 l'avait brutalement montré, les personnes âgées sont elles aussi très touchées par la souffrance psychique et la solitude.



On compte aujourd'hui, selon le rapport 2016 des Petits frères des pauvres, 1,5 millions de personnes de plus de 75 ans en situation d'isolement relationnel. Se conjuguent l'augmentation de l'espérance de vie (due aux progrès de la médecine et des dispositifs médico-sociaux), le veuvage, les entraves physiques et psychiques du grand âge (se mouvoir, sortir de chez soi, voir et entendre, se souvenir...), la difficulté à maintenir autant qu'on le souhaiterait les liens familiaux et amicaux, voire à payer une femme de ménage qui apporte, autant qu'une aide logistique, une présence régulière. Vivre en foyer, pension ou maison de retraite ne réduit pas, mais augmente au contraire le sentiment de solitude.

Les raisons de la solitude



(Source : rapport du Secours catholique 2005).



QUE FAIRE DE CETTE ÉCOUTE ?

L'écouter de S.O.S Amitié est constamment confronté, directement ou indirectement, explicitement ou en toile de fond plus discrète, à cette « question sociale » polymorphe et en constante recomposition, via les souffrances psychiques qu'elle engendre. Faut-il en rester à cette écoute, par fidélité au principe central de confidentialité absolue et d'anonymat, et dans le respect des missions de l'association ? Faut-il commencer à s'autoriser des incursions politiques (mais non partisanes) pour porter cette souffrance sur la place publique – celle de la *polis*, la cité en grec, qui a donné naissance à notre « politique » – en mettant en forme le témoignage recueilli, si particulier et pour cette raison si précieux ? Les deux options sont légitimes, et relèvent d'un choix identitaire auquel bien des associations sont confrontées.

Bénévolat & rapport au politique

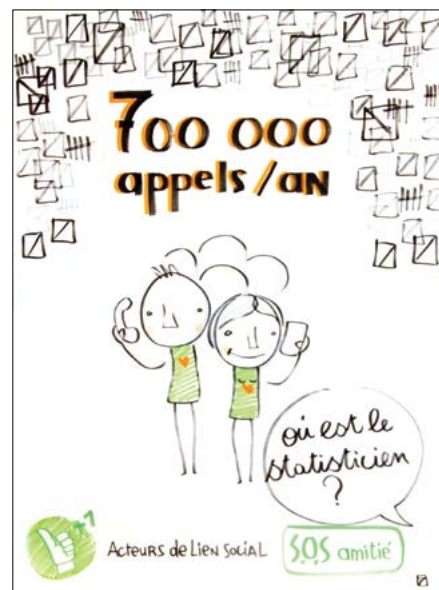
De *bene volo* en latin, le bénévole est celui qui choisit librement de donner de son temps « pour mener une action non salariée en direction d'autrui, en dehors de son temps professionnel et familial ». La France compte aujourd'hui environ 1,1 million d'associations et 14 millions de bénévoles, soit en comptant les engagements multiples 18 millions de bénévoles. Véritable phénomène de société et nouvelle forme de lien social, il concerne tous les secteurs du monde associatif, bien que dominant numériquement le sport, la

culture et les loisirs. Les motifs d'engagement sont tout aussi divers, avec une majorité, par ordre décroissant, de souci « d'être utile aux autres », d'épanouissement personnel et d'attachement à la cause défendue. Le phénomène est en croissance constante depuis les années 1960, bien que ralenti depuis le milieu des années 2000. De fait, le bénévolat est aujourd'hui largement considéré comme une forme de réponse à la crise du politique et de la démocratie dite « élective » ou « représentative » (discrédit de l'alternance droite/gauche, montée de l'abstention et des extrémismes...), au déclin des engagements syndicaux et confessionnels, au profit d'une démocratie dite « participative » reposant sur l'appétence à s'engager de façon directe, à son échelle, pour aider les autres et/ou changer les choses. Il ne doit donc pas être regardé comme le signe d'un affaiblissement démocratique mais au contraire d'une nouvelle vitalité.

Pour autant, le rapport au politique est extrêmement divers : selon les associations, les individus, les périodes aussi (forte politisation française autour du « Moment 68 » et dans les années 1970, retombée dans les années 1980, regain dans les années 1990...). Mais il est en tous cas loin d'être discrédité : que l'on songe aux interventions du collectif Alerte (UNIOPSS) ou de la Fondation abbé Pierre ; aux succès politiques obtenus par ATD Quart Monde (contribution au vote de la loi sur le RMI, vote de la loi de 1998 de lutte contre les exclusions, ou tout récemment du projet Territoires zéro chômeurs de longue durée) ou par les Enfants de Don Quichotte (réforme profonde des politiques de lutte contre le sans-abrisme).

700.000 appels, et ensuite ?

Ce double contexte (question sociale polymorphe et démocratie participative) mérite d'être présent à l'esprit pour (re-)considérer les 700.000 appels (mais pour combien d'appelants ?) reçus chaque année.



À titre de comparaison, le Secours catholique-Caritas France accueille chaque année 600 à 690.000 personnes dans ses points d'accueil. Autant dire que S.O.S Amitié n'a pas à rougir de ses bilans. Mais autant dire aussi qu'il y a loin entre le rapport annuel du Secours catholique, fortement médiatisé et largement diffusé, peu à peu devenu un véritable outil de connaissance et d'interpellation, l'un des grands baromètres sur la pauvreté-précarité pour les médias, les pouvoirs publics et les associations, et les bilans de l'Observatoire des souffrances psychiques. On pourrait aussi évoquer les rapports annuels de la Fondation abbé Pierre, assez similaires à ceux du Secours catholique (mais pour le volet logement des défavorisés) jusque dans leur construction : une partie présentant des statistiques suivies au fil des années assortie



d'une partie plus thématique ; pour la Fondation abbé Pierre, également une synthèse d'une vingtaine de pages et un fort volet d'interpellations et de préconisations ; pour le Secours catholique, parfois des extraits de cas, anonymisés et synthétisés mais qui donnent de la « chair » ou du « corps », donc un côté plus sensible, au rapport. Ces deux grands exemples ne doivent pas faire figure de modèle obligé mais montrent comment une association peut mettre à profit le matériau qualitatif et quantitatif récolté au fil de l'année par ses bénévoles pour témoigner, éclairer l'opinion et les décideurs – et, dans le cas précis de S.O.S Amitié, énoncer l'ampleur des souffrances psychiques générées par les conditions de vie contemporaines.

De fait, l'accent est souvent mis aujourd'hui sur les individus qui fragilisent la société (délinquance des jeunes, attitudes asociales, pauvres qui seraient des « profiteurs de l'aide sociale » et n'acquitteraient donc pas leur dette de travail...). Mais le processus est à l'origine inverse : c'est d'abord la société qui fragilise les individus par l'ampleur du chômage, la précarité du travail, les discriminations ethno-raciales, la dureté du regard social. Il n'est certes pas obligatoire, mais pas non plus illégitime, que ceux qui savent – et notamment ceux qui, engagés dans les associations de solidarité, sont au contact direct de ces publics – en témoignent. Par attitude citoyenne, par honnêteté intellectuelle, mais aussi pour faire évoluer la société, retisser un lien social et un vivre-ensemble malmenés. Ce qui au final devrait rejaillir sur les personnes victimes de difficultés et atténuer leurs souffrances – et n'est-ce pas là, *in fine*, l'objectif de S.O.S Amitié ?

Une société du MAL DE VIVRE ?

Nous sommes de moins en moins

ensemble mais de plus en plus côte à côte, voire en rivalité. Donner une signification et une valeur à son existence incombe désormais à l'individu. Nous ne sommes plus dépendants de traditions, de chemins tout tracés, les anciennes appartenances qui donnaient un cadre à l'existence volent en éclats et n'ont plus d'équivalent. On passe du « nous autres » au « moi je ». Les cultures de classe ont disparu, de même une bonne part des cultures régionales, les quartiers et les rues connaissent d'innombrables déménagements. L'horizon de sens fait aujourd'hui défaut, il est difficile de se projeter dans le futur. Aucun grand récit, aucune matrice unanime n'est propice aujourd'hui à la production du sens et du goût de vivre. L'individu est à la source du sens qu'il donne à son existence, même s'il demeure marqué par sa condition sociale, son sexe, son âge, et son histoire.



David Le Breton

- Professeur de sociologie à l'Université de Strasbourg
- Membre de l'Institut des Études Avancées de l'Université de Strasbourg
- Membre de l'Institut Universitaire de France
- Auteur notamment de : *Tenir. Douleur chronique et réinvention de soi* (Métailié, 2017), *Expériences de la douleur. Entre destruction et renaissance* (Métailié, 2010), *Disparaître de soi. Une tentation contemporaine* (Métailié)

Certes, l'individualisme invente la liberté, l'autonomie ; Mais la rançon, surtout dans le contexte de l'ultralibéralisme, est la croissance de la désaffiliation sociale, de l'isolement, du sentiment de solitude, d'abandon, du manque de reconnaissance. L'intégrisme religieux et le jihadisme sont des pathologies de la liberté, l'impossibilité de mener sa vie sans directives, sans savoir ce qu'il convient de faire. Une autre conséquence de l'individualisme est la désinstitutionnalisation de la famille qui devient précaire, fragile, instable. La famille élargie n'existe plus pour soutenir ceux qui ne vont pas bien. L'une des images qui me hantaient quand j'écrivais *Disparaître de soi* est celle de ces cadavres retrouvées dans les appartements ou les maisons plusieurs mois après le décès, à cause des odeurs de décomposition car personne n'avait remarqué l'absence de ces personnes.

Le monde de la consommation

s'impose à chacun comme la seule valeur, le seul horizon. Les plus nombreux demeurent les artisans de leur existence, ils possèdent en eux le goût de vivre et aussi la volonté de changer le monde pour le rendre plus propice. Mais pour d'autres, vivre est un poids, ils baignent non dans la profusion des possibles mais dans l'effondrement du sens, le sentiment de l'exclusion, de la solitude. Nous ne vivons plus qu'un individualisme de la marchandise qui fragmente le lien social et provoque le ressentiment de ceux qui sont tenus à l'écart. Nous sommes libérés en tant que consommateurs, moins en tant que citoyens. Ce n'est pas la mondialisation des hommes mais celle du marché.

Nous vivons aujourd'hui un intégrisme économique qui subordonne le monde, une religion laïque imposée à toutes les sociétés, une nouvelle forme de colonisation, subtile mais brutale. La réduction de l'homme à la marchandise ou à la consommation, le souci obsédant du profit, de la rentabilité, de l'efficacité, de la communication, de la vitesse bouleverse en profondeur les manières d'être, de penser et de sentir. La libération de la marchandise se fait au détriment des hommes. Les élites mondialisées sont éloignées des centres locaux de décision. Hors des contraintes de la



territorialité, elles échappent aux contraintes de la responsabilité. Les lieux de pouvoir financier ou économique qui régissent la qualité de nos existences sont déterritorialisés et indifférents au sort des individus dont ils incarnent le destin. Le gain économique devient une fin absolue. Le divorce s'amplifie entre la politique et l'économie, la première n'ayant plus qu'une fonction de régulation. Elle s'attache plutôt à accompagner de quelques mesures sociales les mouvements imposés par la seconde. Par la force des choses la politique ne parle plus que de coût. Le souci comptable tient lieu de politique. La libéralisation planétaire des échanges et des mouvements de capitaux induit l'appauvrissement d'une immense part de la population mondiale, et la paupérisation croissante d'une minorité forte de la population occidentale confrontée par ailleurs à l'afflux de ceux qui fuient leur pays d'origine.

Comme Margaret Mead le pensait déjà dans les années 70 pour les Etats-Unis, nous devenons tous des migrants dans le temps. Nous sommes nomades ne serait-ce qu'à travers la nomadisation du sens que nous nous efforçons de suivre même à bout de souffle. Le manque d'enracinement du sens engendre le désarroi, l'absence de perspective. Les valeurs qui nous régissent sont celles du marché : la communication, l'urgence, l'efficacité, l'utilité, l'argent, la compétition, le rendement, le coût de vivre, contre la parole, le pas de l'homme, l'épanouissement dans le travail, la gratuité, le temps, la sociabilité, la coopération, le goût de vivre. Ce ne sont pas là des valeurs d'épanouissement de l'homme ou de resserrement

du lien social, mais une éprouvante course en avant au cours de laquelle l'autre est un complice ou un obstacle, les données s'inversant facilement. L'obsolescence de la marchandise est devenue celle de la société elle-même. Celle aussi de l'homme, désormais jetable comme les autres objets. Obsolescence du corps lui-même perçu par certains comme insuffisant et qu'il convient de mettre à niveau.

La surenchère de l'indécis sur le probable empêche de se projeter dans un avenir prévisible et heureux. Nul ne sait plus très bien où il va. La société se mue en un système de compétition généralisé, il est courant de parler de « recyclage » permanent ou d'expliquer que, désormais, il sera nécessaire pour chaque salarié de changer plusieurs fois de travail au cours de son existence. Les frontières du licite et de l'illicite et donc des limites de sens se désagrègent. Elles sont vécues plutôt comme obstacles à l'épanouissement personnel. Seul importe de savoir si l'on peut sans dommage les transgresser. Quant à la violence si souvent dénoncée dans nos sociétés, la plus redoutable vient de cette absence de scrupules qui amène à fermer des entreprises pourtant rentables dans la perspective de meilleurs bénéfices ailleurs.

Nos existences parfois nous pèsent.

Même pour un temps, nous aimerions prendre congé des nécessités qui leur sont liées. Se donner en quelque sorte des vacances de soi pour reprendre son souffle, se reposer. Nos conditions d'existence, meilleures que celles de nos

ancêtres, n'affranchissent pas de l'essentiel qui consiste à donner une signification et une valeur à son existence, à se sentir relié aux autres, à éprouver le sentiment d'avoir sa place au sein du lien social. L'individualisation du sens, en libérant des valeurs communes, dégage de toute autorité. Chacun devient son propre maître et n'a de comptes à rendre qu'à lui-même. Le morcellement du lien social isole chaque individu et le renvoie à sa liberté, à la jouissance de son autonomie ou à son sentiment d'insuffisance, à son propre échec. L'individu qui ne dispose pas de solides ressources intérieures pour s'ajuster et investir les événements de significations et de valeurs, qui manque de confiance en lui, se sent d'autant plus vulnérable et doit se soutenir par lui-même à défaut de l'être par sa communauté. Souvent il baigne dans un climat de tension, d'inquiétude, de doute qui rend la vie difficile. Le goût de vivre n'est pas toujours au rendez-vous. Nombre de nos contemporains aspirent à la relâche de la pression qui pèse sur leurs épaules, à la suspension de cet effort à fournir sans cesse pour continuer à être soi, toujours à la hauteur des diverses exigences. L'identité est parfois une contrainte, un fardeau. Même quand aucune difficulté ne pèse, la tentation émerge parfois de se déprendre de soi, ne serait-ce que pour un temps, pour échapper aux routines et aux soucis.



Beaucoup se reconnaissent dans cet univers sans cesse en mouvement où il faut toujours donner de soi-même, s'ajuster aux circonstances, ils disposent des ressources intérieures pour rester dans la course ou rebondir. Ils demeurent autonomes, individus au plein sens du mot. Ils ne craignent pas les tensions liées au fait d'être responsable de son existence. Ce sont des personnes toujours en prise sur les mouvements du monde, capables de créativité, de résistance aux contradictions qui traversent leurs vies. Cependant, dans ce contexte, la relâche de l'effort d'être soi est parfois une tentation. Mais elle se fait sous une forme délibérée, heureuse, par l'engagement régulier dans une activité physique ou sportive, un loisir, des voyages, une vie nocturne différente des apparences données



dans la vie courante, une retraite dans un monastère... Manières de changer de personnage, de ne plus subir la nécessité d'assumer une mobilisation trop prenante. Lors de ces moments, l'individu s'échappe sur un mode ludique. Il se sent justement, au sens fort, « en vacances ». Sans se défaire de tous ses liens sociaux, il les met un moment à distance pour reprendre la main, et s'épanouir dans une activité plaisante.

L'engouement de nos sociétés pour la marche témoigne de cette volonté de s'arracher aux routines de la vie personnelle pour quelques heures ou davantage et devenir anonyme sur les chemins, sans contraintes d'identité. Le marcheur est libre de ses mouvements, de son rythme, il ne doit plus rien à personne, et nul ne vient le rappeler à ses responsabilités. Il est ailleurs. Il noue des relations provisoires ou durables avec les autres, mais à son gré. Sur les chemins de traverse, le sentiment de soi se dénoue, les exigences de la vie sociale se relâchent. La marche est un exercice ludique et contrôlé de disparition, une réappropriation heureuse de l'existence.

J'appelle blancheur cet état d'absence à soi, le fait de prendre congé à cause de la difficulté ou de la pénibilité d'être soi. Dans tous les cas, la volonté est de relâcher la pression. L'existence ne se donne pas toujours dans l'évidence, elle est souvent en effet une fatigue, un porte-à-faux. La blancheur répond au sentiment de saturation, de trop plein éprouvé par l'individu. Recherche d'une relation amortie aux autres, elle est une résistance aux impératifs de se construire une identité dans le contexte de l'individualisme démocratique de nos sociétés. Entre le lien social et le néant, elle dessine un territoire intermédiaire, une manière de faire le mort pour un moment. Parfois, la dépression, l'effondrement du lien significatif aux autres et à sa propre vie, brisent tout narcissisme ; l'individu lâche douloureusement prise. Le sens disparaît, le vide se referme sur un soi expurgé, mais la mort n'est pas encore là. Ce n'est pas seulement le corps qui est mis en suspens, mais l'individu entier, et notamment ses pensées, ses investissements, son rapport au monde. L'univers des représentations est interrompu ou brouillé, la médiation du sens se relâche. Il disparaît dans le *blank* (en anglais : espace inoccupé, vide). Il maintient son existence comme une page blanche pour ne pas se perdre ou risquer d'être touché par le monde. Il gît dans l'indifférence des choses, soulagé de l'effort d'être soi, parfois il ne sait plus vraiment qui il est, ni où il se trouve, il ne porte plus aucune responsabilité. Le monde



ne le concerne plus, il erre dans un *no man's land* dont il a besoin pour reprendre son souffle, relâcher ses tensions. Il se tient dans les limbes, ni dans la vie ni dans le lien social, ni tout-à-fait dedans, ni tout à fait dehors. On dit parfois : « J'ai un blanc », pour évoquer un oubli, une absence, une parenthèse.

La blancheur touche un homme ou une femme ordinaire arrivant au bout de ses ressources pour continuer à assumer son personnage, il est las, et hors des mouvements du lien social, mais il le sait, et un jour ou l'autre il rentrera dans son ancienne peau ou accédera à une nouvelle après ce moment de disparition dont il a eu besoin pour continuer sa vie. Il vit alors un moment paradoxal, pour faire le vide, se dépouiller de ce qui est devenu trop lourd. Une telle expérience demeure sous contrôle. Mais elle devient parfois un état durable quand on s'abandonne à la pesanteur des événements sans vouloir agir à leur encontre.

La blancheur est un engourdissement, un laisser-tomber né de la difficulté à transformer les choses. Dans cet univers de la maîtrise typique de nos sociétés néolibérales, elle est une paradoxale volonté d'impuissance. Cesser de vouloir contrôler son existence et se laisser couler. Elle est une recherche délibérée de la pénurie dans le contexte social de la profusion des objets ; une passion de l'absence dans un univers marqué par une quête effrénée de sensations et d'apparence ; un souci de dépouillement là où la société est hantée par l'accumulation des biens ; une volonté d'effacement face à l'obligation de s'individualiser.

Préférence du moins, au détriment du plus. À l'hypervigilance requise pour continuer à exercer son autonomie, il adopte le degré minimum de la conscience. Il ne souhaite plus communiquer, ni échanger, ni se projeter dans le temps, ni participer au présent, il est sans désir, il n'a rien à dire. Il préfère voir le monde d'une autre rive.

La disparition peut-être une abrasion des significations qui maintiennent l'individu dans le monde, une expérience de dessaisissement. La clinique de l'adolescence abonde en ces cas de figure allant même jusqu'à la recherche du coma dans l'alcoolisation ou les jeux d'asphyxie, ou d'autres formes de vertiges où le jeune s'engloutit pour ne plus avoir à penser une présence au monde douloureuse. Perdu dans la blancheur, sans identité, sans possibilité d'être identifié, il échappe alors à toute communication même si son corps est toujours là. Il n'a plus de nom, il ne répond plus, il se donne comme une énigme. Le secouer pour essayer de le réveiller ne sert à rien, il est plongé dans un exil intérieur par sa syncope, la secte qui le dirige, une cuirasse pharmacologique, l'alcool ou la drogue qui le détachent du lien social ordinaire, ou il s'immerge dans une *second life* grâce à son ordinateur.

Cette volonté de retrait parfois radicale se rencontre aussi à l'autre extrémité de la vie, lors de la vieillesse, avec des troubles comme celui d'Alzheimer ou d'autres formes de démences. Cette fois les ressources intérieures du sens sont durablement gelées. Les significations sont suspendues par une immersion dans le vide, ou plutôt dans un monde que les mots échouent à décrire. Il n'y a plus de communication possible, aucune disponibilité, plus de présence à soi et à l'autre. Même plus de narcissisme car le Moi a disparu, la conscience est rendue sourde et aveugle. La blancheur est une déprise de l'identité, un non-lieu où les astreintes du monde environnant sont levées. Faire le mort est une manière de donner le change et de ne pas mourir, voire même d'éviter ainsi de se tuer. En murant le cri, l'individu tente de ne pas s'y perdre. Alors, la quête de l'absence domine de manière durable ou provisoire.

Mais la disparition de soi ne se fait pas toujours par l'intériorité, elle se fait aussi par le départ : certains s'en vont subitement, plongeant leurs proches dans le désarroi quand rien ne laissait pressentir leur décision. Ils entament une existence nouvelle, débarrassée de leur ancienne identité, des responsabilités qui leur collaient à la peau, ils peuvent recommencer sans avoir de comptes à rendre puisqu'ils s'inventent un personnage qui n'existe que par ce qu'ils en disent.



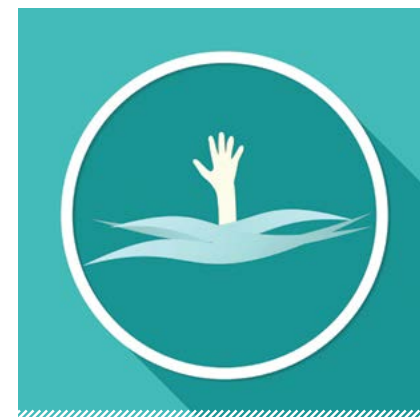
Le retrait du lien social, l'indifférence, sont parfois qualifiés d'égoïsme, mais ils répondent surtout à une volonté de se mettre hors-jeu, de ne plus être emportés par des passions communes. Ascèse d'inspiration stoïcienne mais sans souci d'une perfection morale. La disparition de soi est vécue par les autres comme une désertion, un isolement. Elle suscite la réprobation ou l'inquiétude, mais l'individu n'en a que faire, il est au-delà de la situation, il a le sentiment de n'avoir plus rien à donner, d'être trop épuisé pour continuer à fournir l'effort de vivre. Il n'oppose que son inertie à la volonté des autres de le remettre en marche.

Dans certaines histoires de vie, une rupture, une séparation, un deuil, un licenciement, une lassitude, amènent à se dépandre peu à peu de son univers familial. L'individu ne sent plus sa place, il s'est souvent senti à l'écart mais cette fois il n'a plus la force de s'en accommoder. Le monde lui échappe. Il quitte alors son univers professionnel ou domestique, il s'efface, sort de moins en moins, ne se soucie plus de son voisinage ni même de ses propres affaires. Il désinvestit le monde qui l'entoure. Les autres s'éloignent également, ne trouvant plus d'intérêt à sa fréquentation ou s'agaçant de sa manière d'être toujours ailleurs. Il ne

veut plus être quelqu'un pour le lien social ou sa famille et il s'est dessaisi de son existence, vivant par une sorte de pesanteur. Il est là sans plus y être. Il a pris congé de son ancienne personnalité et il est devenu délibérément méconnaissable. Certaines personnes se défont ainsi de leur centre de gravité, se laissent glisser dans le non-lieu. L'entreprise est celle d'une « dé-naissance », celle de se dépouiller des couches d'identité pour les réduire à *minima*, non pour renaître, mais pour s'effacer avec discrétion. Quand certaines personnes meurent, elles avaient déjà disparu depuis longtemps. La mort n'était plus qu'une formalité.

Dès lors, l'individu existe parmi les autres comme un fantôme, une ombre. Il s'enferme dans une pièce et n'en sort que pour des activités liées à la survie, comme de se nourrir par exemple. Ou bien il demeure à la charge de ses proches qui se résignent à une présence désaffectée, indifférente. Il glisse de la personne à la *persona*, c'est-à-dire, selon l'étymologie latine, au masque, sans personne désormais pour l'incarner et lui donner un visage. Il n'y a plus rien derrière. Il n'y a plus personne.

La blancheur est cette volonté de ralentir ou d'arrêter le flux de la pensée, de mettre enfin un terme à la nécessité de toujours se composer un personnage. Elle est une recherche d'impersonnalité, une volonté de ne plus se donner que sous une forme neutre. Elle devient même parfois un mode habituel de vivre. Elle est le fait pour l'individu de transformer le lien social en désert afin de se comporter désormais en spectateur indifférent ne pouvant plus être atteint. La blancheur est une fermeture à l'événement, un ralentissement de l'énergie qui pousse à vivre à *minima* et dans une sorte de posture *zen* de détachement pur¹.



Comment échapper à ce désarroi du monde contemporain, nullement exclusif du sentiment que vivre est une chance, en dépit des difficultés inhérentes à la condition humaine ? La nostalgie bien entendu n'a aucun sens. Le monde est toujours devant nous. **L'élaboration d'un goût de vivre qui puisse être partagé par tous**, quel que soit le style de son rapport au monde, doit être l'impératif premier de toute société humaine. Une harmonie des différences donnant à chacun le sentiment de sa nécessité intérieure et la jubilation d'être là. C'est une démarche politique. La mondialisation, si elle n'est pas la propagation d'une humanité plurielle régie par le même sentiment d'appartenance et de dignité, n'est qu'une imposture économique au service de ceux qui possèdent l'argent et veulent accroître leur marge de bénéfices. Elle est l'ennemie de l'humanité et prend le moyen pour la fin, c'est-à-dire les hommes comme simples véhicules de l'économie et non de l'économie comme moyen des hommes. Mais elle est une bombe à retardement en divisant l'humanité en nantis et en misérables : elle se prépare un réveil douloureux en diffusant partout le ressentiment. Nous avons à inventer des alternatives pour nous sortir de cet intégrisme qui croit au salut par la mise en concurrence généralisée des hommes. Pour reprendre la formule de Gramsci, le pessimisme de l'intelligence ne doit jamais désarmer l'optimisme du cœur et de la volonté.

¹ Sur toutes ces questions d'épuisement d'être soi, cette volonté d'effacement, je renvoie à mon ouvrage : *Disparaître de soi. Une tentation contemporaine* (Métailié) et sur la marche, qui est une alternative heureuse au sentiment de désarroi, je renvoie à *Marcher. Eloge des chemins et de la lenteur* (Métailié).



Réflexions sur L'ÉVOLUTION DE NOTRE SOCIÉTÉ



Georges Gaillard

- Professeur
- Membre du Centre de Recherches en Psychologie et Psychopathologie Clinique, Université Lumière, Lyon 2
- Psychanalyste membre du IV^{ème} groupe
- Membre de Transition (association européenne, analyse de groupe et d'institutions)

Nous vivons une période de « mutations » anthropologiques majeures. La période contemporaine se caractérise par une crise dont les manifestations n'ont de cesse de s'amplifier, et touchent l'ensemble des registres du vivant. Chacune des économies humaines (politique, symbolique, psychique, financière...) est corrélée à chacune des autres, et la perte d'équilibre de l'une de ces composantes retentit sur l'ensemble (cf. la crise financière de 2008 ¹). La crise écologique, avec la destruction des écosystèmes, l'effondrement de la biodiversité, l'amplification des dérèglements climatiques, constitue le paradigme de cette crise systémique.

Cette crise affecte l'ensemble des liens sociaux « institués », au niveau des familles, des communautés, des groupes professionnels, ces liens au travers desquels les groupes sociaux se perpétuent et se régénèrent. Elle affecte la configuration psychique des sujets ; chacun étant constitué par une pluralité de liens internes, cette pluralité qui lui permet de faire vivre du débat interne, de se transformer... Il y a en effet une corrélation entre les mondes interne et externe, entre ce qui se passe pour chaque sujet et pour l'ensemble ; les groupes d'appartenance constituant l'échelon intermédiaire entre ces

registres. Les équilibres et les liens indispensables au « vivre ensemble », à la socialisation et à l'équilibre psychique des sujets, en sont perturbés. Ces transformations des liens et la menace de perte de sens se donnent à entendre dans les appels à S.O.S Amitié ; l'Association étant un lieu d'expression du malaise.

Je commencerai par dire un mot des mutations contemporaines, en tant qu'elles affectent les bases à partir desquelles les liens se structurent, en insistant sur l'antagonisme et la complémentarité entre hétéronomie-autonomie, c'est-à-dire sur les modifications du rapport du sujet contemporain aux différentes figures qui s'imposent à lui et le structurent du dehors, et à l'avènement actuel d'un sujet libre et autodéterminé, se voulant libre et autonome. Je vous proposerai d'examiner la modalité contemporaine du refus de la dépendance, de la limite, et du renoncement pulsionnel, base freudienne du lien social, puis de regarder les liaisons indispensables au « vivre ensemble » : entre narcissisme et altérité, entre « bien privé » et « bien public » ; c'est-à-dire la constitution de liens de confiance « suffisamment humanisants », dans un monde où les logiques de compétition et les rivalités prédatrices s'amplifient. L'important de cette intervention se situe dans la résonance de ces propositions avec votre écoute à S.O.S Amitié et avec vos propres élaborations.



Effondrement des garants métapsychiques et métasociaux

Pour éclairer les dynamiques auxquelles sont confrontés le sujet hypermoderne et les groupes sociaux, je pars de l'idée-force, émise par R. Kaës ², selon laquelle l'hypermodernité est caractérisée par l'affaiblissement, voire l'effondrement des garants métapsychiques et métasociaux, source d'un nouveau « malêtre ». A. Touraine avait désigné par « garants métasociaux » ce qui a très longtemps présidé à la structuration des sujets : Dieu et la Religion, la Monarchie et l'État, puis « la Raison » et « le Progrès »,... R. Kaës ajoute que ces mêmes instances ont valeur métapsychique. Pour le comprendre, il suffit de regarder comment « la religion » a constitué pendant près de quinze siècles un véritable appareil psychique subjectif externalisé, à travers les pratiques qu'elle proposait et les dispositifs qu'elle avait mis en place : elle énonçait ce qu'il fallait penser, comment se comporter, se lier à l'autre, examiner sa conduite, ses pensées, ses actions, se réconcilier avec autrui...

On serait donc dans un temps de perte de ces matrices sociales et psychiques, et de passage entre une fabrique du « sujet » et du « social » sous le primat de l'hétéronomie), à un sujet se constituant sous le primat de l'autonomie.

Sous le terme d'hétéronomie

C. Castoriadis désigne ce qui s'impose du dehors, ce qui inscrit le sujet dans une place, une limite, un ensemble de relations. Les contenants psychiques et sociaux proposaient des moyens pour que l'angoisse inhérente à la condition humaine soit partiellement pacifiée, liée, contenue, cela dans des liens préétablis, dans des jeux de places et de fonctions contingentes, à partir d'un fond culturel partagé.

L'angoisse dont il est ici question réfère à l'archaïque. Elle spécifie l'humain, du fait de son immaturité à sa naissance, de sa dépendance « vitale » à l'autre, de sa construction à partir de cet état de dépendance absolue. Ce lien détermine en effet la mise en place d'une sécurité « suffisante », une confiance « suffisante », ou manque à le faire. Le travail du sujet pour devenir

lui-même consiste à s'approprier progressivement sa propre existence, et à développer l'illusion qu'il l'a co-créée dans le lien à l'autre, soit dans un lien de dépendance (qui ne soit pas un lien d'emprise), soit de rejet. Le sujet poursuit au quotidien ce travail de subjectivation, et l'angoisse est suscitée par le fait d'être aux prises avec un monde qui le passive du fait qu'il se présente comme une hypercomplexité et donne à vivre du morcellement, une dilution, une perte de sens, une massification qui menace nos identifications et notre singularité, et qui se construit sous le primat de l'individu, et d'une injonction à la maîtrise.

En tant qu'humain, nous sommes dans la nécessité de mettre au silence ce qui nous menace dans notre fragilité, et qui est toujours à même de nous déborder. Le bain socio-culturel est censé tenir lieu d'arrière-fond, de cadre, d'appui, afin que les sujets et les groupes sociaux puissent se développer. Pour les humains, l'angoisse s'amoindrit lorsqu'ils disposent « d'un lieu où mettre ce que nous trouvons » (définition de la Culture selon D.W. Winnicott, 1967 ³).

Actuellement, l'arrière-fond n'est plus en mesure de servir de conteneur, de lieu de dépôt silencieux. Ces arrière-fonds n'en finissent pas d'être l'objet de transformations, ils n'autorisent plus des appuis « suffisants » et donc la possibilité de fabriquer des constructions communes. Nous sommes entrés dans un monde marqué par l'instabilité des places et des rôles (dans le couple, le travail, la sexualité), un monde « liquide » (Z. Bauman, 2006).

Dans le contexte de l'hypermodernité, les sujets et les groupes sociaux sont aux prises avec une transformation, un effondrement, et des contraintes sources d'identifications. Le trouble et l'angoisse sont à l'ordre du jour, selon des modalités inédites. Le primat de la liberté a conduit à la destitution des repères très longtemps présentés comme incontournables.



¹ Dany-Robert Dufour, 2007, 2012
² René Kaës est l'un des penseurs majeurs de la psychanalyse des groupes
³ D.W. Winnicott, « La localisation de l'expérience culturelle », in *Jeu et réalité*, p.137.

font font l'camp !!!
L'HÉTÉRONOMIE se casse la gueule
désinstitutionnalisation

Jeunisme help! *Tabula Rasa* *Auto-engendrement*

HYPERMODERNITÉ



La fragilisation des figures de l'hétéronomie

Les trois principales figures de l'hétéronomie sont l'*Institution*, l'*Histoire* (deux composantes de la culture), et la figure de l'*Autre* (un temps confondu avec la figure de Dieu, et déclinée au travers de l'ordre social de l'ancien régime).

- *L'Institution* est une émanation du corps social, une construction. Elle désigne cette instance à partir de laquelle le sujet est institué dans une place, un nom, une langue, et dans une différence. Nous traversons un mouvement de désinstitutionnalisation, avec une réorganisation de l'ensemble des institutions.

- *L'Histoire*, c'est cette temporalité et cette généalogie qui précèdent le sujet, et avec lesquelles il doit composer dans la construction de ses liens et de ses identifications. Or nous sommes aux prises avec des mouvements qui oscillent radicalement entre nostalgie et effacement. Choisir la nostalgie, c'est choisir une image et/ ou un temps idéalisé, fétichisé ; l'effacement, c'est la mise en place d'une *Tabula Rasa* et la sacralisation « du nouveau », du « jeunisme ». Cette oscillation est inhérente au passage généalogique ⁴.

La crise généalogique se corréle avec la déliaison entre le collectif et le triomphe du sujet et des « Ego ».

J'ai lu récemment un ouvrage d'un auteur hongrois, enquêtant sur des « trous noirs » de l'histoire de sa famille. Dans l'extrait suivant le fils effectue un voyage en Sibérie avec son père, là où ce dernier a passé près de dix ans

dans un Goulag. Il montre l'entremêlement des deux niveaux dont je viens de parler : la crise qui a trait au maillage généalogique, et celle qui a trait à la déliaison entre les dimensions individuelles (privées) et collectives (publiques).

« Mon père se tenait à côté de moi. (...) En l'entendant rire et plaisanter, je me suis fait la remarque qu'il lui était beaucoup plus facile de parler du communisme et du Goulag que de lui-même. Dès qu'il s'agissait de nous, de ses rapports avec ses enfants, il n'avait aucune énergie et devenait taciturne. Là résidait sans doute la différence qui séparait ma génération de celle de mon père. Nous n'avions jamais connu une puissance étrangère qui s'immisce dans la vie des gens sans qu'ils puissent rien faire pour se défendre. Cette expérience nous manquait, cet aveu d'impuissance qui obligeait à assister à la mainmise des autres sur notre existence et à reconnaître qu'il n'était pas le centre du monde. Nous, (...) nous étions des experts du « moi ». Nous pouvions passer des nuits entières à discuter de nos relations, de nos préférences sexuelles et de notre allergie au gluten. Mais si nous nous regardions trop le nombril, est-ce qu'eux, en revanche, ils ne se fuyaient pas un peu trop, obnubilés par le monde extérieur ? »

(S. Batthyány, 2016, p.143-144 ⁵)

- 3^{ème} figure de l'hétéronomie : l'*Autre* indique ce qui demeure irréductible et qui s'oppose à la « visée de complétude » (E. Enriquez), d'omnipotence infantile. Georges Bataille proposait de se demander devant tout sujet : « Mais comment fait-il pour apaiser en lui le désir d'être tout ? »

La figure de l'autre c'est celle que l'enfant rencontre au travers de l'autre de la mère. Elle va se constituer comme la figure de l'étranger ; elle indique ce moment où la mère redevient femme et se fait moins disponible pour l'enfant. Il s'agit de ce que le psychanalyste M. Fain (1975) a désigné comme « la censure de l'amante », là où l'enfant n'est plus le « tout » de la mère, et où il entre dans la complexité du jeu des désirs et du partage. Or, nous ne pouvons que prendre la mesure de ce désir insatiable d'accumulation, ce vouloir « toujours plus » qui caractérise l'ultralibéralisme, et qui contamine l'ensemble des relations sociales. Le refus de la limite va de pair avec un refus de l'altérité, là où elle oblige le sujet à tenir compte de l'autre, à renoncer à son désir d'omnipotence. Car considérer l'autre comme un danger conduit au repli sur soi.

Si les grandes figures de l'hétéronomie ont longtemps soutenu et nourri les figures de l'altérité interne au sujet, avec la disparition de ces matrices identitaires, une menace pour l'équilibre psychique des sujets se fait jour.

Dans un monde où l'autonomie prime, les sujets ont l'injonction de tenir debout tout seuls, de devenir des « self made men ». Ils sont invités à devenir des entrepreneurs d'eux-mêmes, à « gérer », mot fourre-tout : gérer ses projets, sa carrière, ses émotions, ses amours... Cela engendre les fantasmes de maîtrise et de l'auto-engendrement, c'est à dire le fantasme d'un sujet enfin débarrassé de sa dette généalogique, et de sa dette d'altérité.

L'image de Kirikou ⁶ est une des illustrations de cette émergence fantasmatique. Dans la brousse africaine, une femme est assise à l'ombre d'une case ; résonne alors une voix : « Mère enfante-moi ! ». Et la mère de répondre « Un enfant qui parle dans le ventre de sa mère s'enfante tout seul ! » ; l'enfant sort à quatre pattes, se met debout, coupe le cordon, et dit à sa mère : « Mère, je m'appelle Kirikou ! Mère lave-moi ! » Elle lui répond alors : « Un enfant qui s'enfante tout seul et se nomme tout seul, se lave tout seul ». Et le voici en route pour de grandes aventures...

Ce sont bien les figures de l'autonomie, de l'auto-engendrement, de l'auto-assignation, sous l'égide desquelles nos sociétés hyper-modernes sont désormais placées. Elles font entendre la visée d'une autonomie sans autre. L'illusion d'un sujet qui se donnerait à croire à sa capacité de passer outre à son état initial de « désaide »⁷ et à la dépendance où il s'est constitué.

Il y a là une corrélation entre le refuge dans l'omnipotence et des vécus précoces de terreur : ceux du manque, de l'abandon, et ceux de l'empiètement, de l'emprise qui interdit au sujet de se différencier. Dans ces cas extrêmes du lien entre le tout-petit et la mère, l'autre maternel ne se constitue pas comme une relation, comme un espace de repos qu'il peut intérioriser comme tel, qu'il peut constituer comme un arrière-fond, comme un adossement sur lequel prendre appui, et qui peut alors lui fournir un sentiment de « continuité d'existence » (cf. D.W Winnicott), qui va lui permettre de « s'éprouver vivant ». *A contrario*, l'autre devient une menace constante avec laquelle le sujet va devoir composer. Dans nombre de relations précoces et familiales, le sujet demeure hanté par une menace meurtrière, omnipotente ⁸; la figure de l'autre est dominée par celle d'une « mère archaïque », d'un autre menaçant, imprévisible, arbitraire. De tels liens mettent alors l'enfant dans l'impossibilité de s'approprier le monde. C'est le fait que la mère lui présente un monde suffisamment prévisible au travers de la rythmicité de ses liens et des soins maternels, qui lui permet d'anticiper la présence, de commencer à se représenter la relation, de se préparer au plaisir de la rencontre à venir, et de se reposer dans ce lien gratifiant et suffisamment prévisible.

Du côté du *lien social*, le « vivre ensemble » requiert de contraindre l'impulsivité de chacun, de s'inscrire dans une limite, de relier le narcissisme de l'un à l'investissement de l'autre, à l'altérité. Pour Freud le renoncement pulsionnel est à la base de l'humanisation de l'homme. L'humain, c'est celui qui renonce à vouloir être tout, à vouloir avoir tout.

Sur un tout autre registre, les paléo-anthropologues et les éthologues nous rappellent que nous sommes aussi des primates, dont le propre est de lier la survie de leur espèce à leur capacité à maintenir une cohésion de groupe, à pouvoir compter les uns sur les autres. *Au début étaient des liens de co-dépendance.*



Le « Bien commun »



« **Vivre ensemble** » suppose donc de construire du « *bien commun* »⁸, dans lequel s'articulent « l'individuel » et le « collectif ». C'est la tension, la conflictualité et le *nouage* entre les domaines *public et privé*, *collectif et individuel*, qui constituent le socle capable de garantir le *bien commun*, et de permettre à une société de se maintenir dans une conflictualité et un processus d'unification suffisant. Le capitalisme mondialisé, et son expression actuelle, l'ultralibéralisme, ont mis en place une configuration parfaitement symétrique de celle qui a prévalu dans les totalitarismes du XX^{ème} siècle. Si ces totalitarismes avaient interdit tout « bien privé » ; on a affaire de nos jours à une préhension du *bien collectif*, du *bien public*, par le *bien privé*. Les logiques qui prévalaient dans le registre de la redistribution sociale du *bien public* sont rabattus sous le primat du *bien individuel*, dans une dynamique de rapt et de prédation.

⁴ On peut ici citer Georges Brassens : dans sa chanson « le temps ne fait rien à l'affaire »

⁵ Sacha Batthyány, *Mais en quoi suis-je concerné ? Un crime en mars 1945. L'histoire d'une grande famille hongroise*

⁶ Le sociologue B. Ravon a été le premier à faire référence à cette métaphore

⁷ Freud, 1895, Monique Schneider, 2011

⁸ Eugène Enriquez, 1983, Nathalie Zaltzman, 1998.



L'éloge « libertarien »

Pour rendre cette proposition d'analyse plus concrète, faisons un détour par la Silicon Valley, l'idéologie qui s'y développe, et le mouvement des « libertariens ». Cette philosophie prône : « le rétrécissement maximal de l'État et la primauté absolue de la liberté individuelle »⁹. De cette philosophie il est dit qu'« elle a les faveurs de plus en plus d'entrepreneurs » de cette région du monde où s'inventent les mutations technologiques de demain.

Un reportage du quotidien *Le Monde*, en juillet 2015, fait référence à Peter Thiel (co-fondateur de Paypal, et soutien de Donald Trump), qui se revendique libertarien. Il indiquait alors : « Je ne crois plus que la liberté et la démocratie soient compatibles. [...] Je reste attaché, depuis mon adolescence, à l'idée que la liberté humaine authentique est une condition sine qua non du bien absolu. Je suis opposé aux taxes confiscatoires, aux collectifs totalitaires et à l'idéologie de l'inévitabilité de la mort. ». « La question principale est de savoir comment s'échapper [vers la liberté] non pas via la politique, mais au-delà. [...] Nous sommes dans une course à mort entre la politique et la technologie. [...] La politique, c'est interférer avec la vie des autres sans leur consentement. »

De tels propos caricaturaux sont emblématiques de la mise en place du mouvement de déliaison en cours ; la notion même de politique caractérisant le « vivre ensemble dans la cité » (la *Polis*). Le primat du bien individuel et la liberté sont donc présentés comme valeur suprême, et comme « *Bien absolu* », dans un au-delà du nouage entre le sujet et le social, entre le bien individuel et le bien collectif. Plus de maillage, mais une prétention à un absolu de la liberté individuelle, face à laquelle ce qui relève du collectif et du « bien public » est appréhendé comme une atteinte faite au sujet-Roi, en passe de s'affranchir de toute contrainte, et de toute limite, fusse-t-elle celle de la mort.



Conclusion

Tout sujet a besoin de s'éprouver dans un potentiel de créativité sans se sentir écrasé par le poids du monde. Nous n'avons pas d'autre choix que de devenir le sujet de notre histoire et de participer au travail de transformation de ce qui œuvre à rebours du travail d'humanisation. Il s'agit là de ce que Freud a désigné comme le travail de Culture, soit la transformation de notre fond de barbarie et d'omnipotence [Zaltzman, 1998].



Dans la mise à mal contemporaine des liens, ce sont les structures, les dispositifs qui ont fonction articulaire, qui ont fonction de lien et de transformation, qui sont les premières détruites. Il est donc important de veiller à la pérennisation de ces structures « intermédiaires ». Une association comme S.O.S Amitié participe de ce maillage du corps social, et d'un maintien d'espaces de dépôt où les sujets vont pouvoir à minima actualiser, partager, et potentiellement transformer ce qui les malmène. Dans un monde placé sous l'injonction à une autonomie sans autre, à une injonction à l'excellence qui isole dramatiquement le sujet, et les contraint de l'intérieur¹⁰, le sujet se retrouve dramatiquement isolé, et n'est

plus à même de faire face aux « trous noirs » qui ont émaillé sa propre histoire et celle de sa famille. À l'occasion d'une mise en mots, d'un simple échange, on a affaire à des prémices d'appropriation historisante. Toute mise en récit, toute narration cherche un témoin¹¹ ; la temporalité est dès lors à même de remettre le sujet au présent.

En guise de conclusion, je vous propose ce proverbe d'Asie centrale rapporté par Nicolas Bouvier : « Garde-toi de demander ton chemin à qui le connaît, tu risquerais de ne pas t'égayer ! »

⁹ Article du *Monde* d'Août 2015

¹⁰ Pierre-Henri Castel parle à cet endroit d'*autocontrainte*, 2014

¹¹ Autour de la fonction de témoin, voir le travail de Jean-François Chiantaretto, 2004, 2011.



« Du possible, du possible, sinon j'étouffe » :

La souffrance & ses devenirs politiques à l'aune des pratiques d'écoute

Je ferai retour sur une recherche menée depuis 2014 sur le *tchat* de l'association en questionnant quelques évidences sur lesquelles s'appuient les dispositifs d'aide à distance. Comment le cadre de l'écoute encourage à appréhender la souffrance et quelles en sont les limites ? Quel est le rôle social et politique de l'association S.O.S Amitié ? En prenant en charge une partie de la détresse humaine, que fait S.O.S Amitié : ajoute-t-elle une part à ce monde ou cherche-t-elle à compenser les difficultés rencontrées par les appelants ?



Romain HUËT

- Maître de conférences - Université Rennes 2
- Chercheur à l'Institut des sciences de la Communication CNRS/Paris Sorbonne/UPMC



1. Crise de confiance

Ces pratiques d'aide à distance sont à comprendre en relation avec un contexte social et politique. Or, notre présent se caractérise par une crise de la crédulité à l'égard du monde¹. Ce dernier est perçu comme profondément inhospitalier et il n'y a guère à en attendre. Pour beaucoup, ce « monde là » est impropre à réunir les conditions pour que la vie s'y accomplisse. « L'être hors monde » est sans présent et sans horizon clair. Il est désespéré quant à ce qu'il lui est permis d'espérer. Ce désarroi existentiel s'accompagne d'un profond épuisement face à la vie quotidienne. On le sait, la souffrance provient rarement de situations exceptionnelles. Elle est plutôt ordinaire : c'est la vie quotidienne qui est jugée comme insupportable ou oppressante.

La crise est encore plus profonde politiquement. Celle-ci consiste en une perte des « mondes possibles », une crise des utopies, des capacités d'idéalisation, ou encore, une perte des aptitudes à se projeter dans un futur. Walter Benjamin expliquait d'ailleurs que le propre de l'être moderne est d'éprouver des difficultés toujours plus grandes à échanger des expériences avec d'autres personnes en particulier parce qu'il perd progressivement ses capacités à imaginer et à rêver, c'est-à-dire à s'élever au-dessus des contingences quotidiennes pour penser un monde *autre*. De toute évidence « Nous sommes pauvres en histoires remarquables (...) L'art de raconter s'achemine vers sa fin (...) les conteurs disparaissent »².

Coupés de passé et de futur, il semble que nous sommes précipités dans un présent perpétuel, insaisissable et quasiment immobile. Nous vivons « au jour le jour ». Ce présent est hypertrophié au sens où il n'a pas d'autre horizon existentiel que lui-même. Par exemple,



2. Appeler S.O.S Amitié : Un geste audacieux

Avant d'interroger l'écoute, il convient de se demander ce que vient faire l'appelant lorsqu'il contacte S.O.S Amitié. Au préalable, on remarquera qu'il est assez commun d'affirmer que les plus fragiles ne parviennent plus à parler. Précipités dans une extrême vulnérabilité, ils ne font que balbutier quelques mots. Cependant, il en est généralement autrement dans les espaces d'écoute de S.O.S Amitié. En effet, les appelants se racontent. Ils affirment leurs souffrances, ils leur donnent un nom – généralement issu de la psychologie (angoisse, anxiété, dépression, chagrin, lassitude, impuissance, solitude). Ils attribuent également un visage à la souffrance ; au cours de ces conversations, il y a un « je » qui parle et qui tente de faire reconnaître l'originalité de sa situation. D'une certaine manière, la narration est un temps de respiration, un temps de reprise de leur existence. En bref, ils se rendent visibles et parviennent à s'arracher à la nuit et au silence qui les ruinaient habituellement.

Ce geste d'appeler S.O.S Amitié est un acte lourd de sens qui n'a rien de routinier ni d'irréfléchi. L'appelant exprime plusieurs attentes :

Premièrement, il est à la recherche d'une compagnie non spécialisée. En effet, bon nombre d'appelants sont plongés dans une solitude délabrée. Les êtres sur lesquels ils s'appuyaient habituellement leur paraissent flétris et usés ; ils ont épuisé leur environnement existentiel et s'adressent alors à S.O.S Amitié pour bénéficier d'une compagnie et d'un soutien rudimentaire. S.O.S Amitié

incarne ainsi la figure de l'Autre et par là, vient compenser la perte d'autrui. Cet Autre est inconnu et n'est porteur d'aucun savoir professionnel particulier. Il est aussi l'antithèse de « l'ami ». La conversation se joue sur fond d'une neutralité émotionnelle quand bien même les échanges peuvent conduire l'un et l'autre à transmettre des indices de chaleur, d'émotion et de sympathie mutuelle.

Deuxièmement, les appelants sont en attente d'une voix qui accueille, qui écoute et qui vient d'ailleurs. Cette voix est importante car elle aide l'individu à s'extraire de son emmurement. L'attente qu'ils pourraient espérer est parfois tout à fait démesurée : elle pourrait notamment être celle d'une réparation existentielle dont on sait pourtant qu'elle ne proviendra pas de ces dispositifs d'écoute.



Troisièmement, en appelant S.O.S Amitié, la personne tente de clarifier un rapport à elle-même obscurci : elle cherche à désenclaver la vie de sa stricte négativité. Elle est ainsi au bord de l'ouverture au sens où elle a le regard fixé sur la situation à dépasser. Bien que parfois la vie ait perdu de son évidence, le geste d'appeler S.O.S Amitié manifeste ce désir de sortir de son existence intérieure. En se racontant, l'appelant est déjà dans le dépassement de soi et il en appelle au monde. L'enjeu de l'écoute est alors peut-être celui de donner du désir ; pour explorer un monde.



Critiques de l'écoute de S.O.S Amitié

Les dispositifs d'aide à distance comme ceux proposés par S.O.S Amitié se sont développés massivement. Une perception commune de la souffrance semble se dégager : la souffrance est directement liée à des complications psychologiques et internes du sujet. En d'autres termes, la souffrance est avant tout considérée comme une altération subjective de l'homme par rapport à lui-même. En conséquence, l'écoute serait une voie pour apaiser la souffrance, voire pour la dépasser. L'essentiel de ces dispositifs s'appuie sur une évidence institutionnelle : énoncer son malheur, ses états d'âme et ses affects auprès d'un tiers pourrait non seulement apaiser mais aussi approfondir la connaissance que l'homme a de lui-même.

Cette évidence institutionnelle du pouvoir du langage est contestable. En effet, elle laisse entendre que tous les hommes peuvent avoir un rapport assez clair à leur propre intériorité ; ce serait prétendre que le sujet peut se connaître et qu'il est en capacité de déchiffrer toutes les tensions qui le traversent. Au final, elle sème l'illusion que chaque homme est dans un rapport transparent à lui-même. En outre, cette évidence institutionnelle engage une conception de l'homme tout à fait intenable : l'homme serait en capacité de se réconcilier avec lui-même et, à force de délibération, il pourrait se sentir parfaitement chez lui dans le monde. Le fait de se raconter engagerait des processus réflexifs qui, à leur tour, engendreraient des réformes existentielles substantielles. Au fond, il s'agit ici d'un fantasme : celui de l'expressivité du sujet qui n'est autre qu'une figure narcissique d'une individualité puissante qui se réfléchit et qui s'auto-rassure.

la société a fini de croire en l'espérance des Lumières, à la marche de l'humanité vers le mieux, à la possibilité de « faire l'Histoire ». Plongés dans la terreur de la désillusion, nous sommes condamnés à vivre dans un temps sans promesse et dans un mouvement qui n'a aucune orientation finalisée ³.

Cette crise de la croyance au monde signale la disparition de l'aptitude à « faire monde » et à penser sa contribution distinctive pour l'édifier. Le réel s'évide et l'être est convaincu d'être dessaisi de sa capacité à intervenir sur le cours des choses. Le monde ne donne aucune prise à l'action humaine. Il procure plutôt le sentiment d'écraser. Au final, les puissances de vie se fatiguent lorsque le monde devient intransformable.

Pourtant, le fait de croire au monde est une précondition de toute pensée politique. En effet, il n'y a pas de politique sans la conviction que l'être humain est capable de poser des actes sensés dans le réel. Par exemple, lorsqu'un bénévole écoute au sein de S.O.S Amitié, on pourrait supposer qu'il considère que c'est là un acte sensé dans le réel et c'est probablement ce qui le fait tenir dans son engagement. D'une certaine manière, il croit encore au monde. Au delà des bénévoles, on voit bien la question politique qui se pose à l'association S.O.S Amitié. En tant qu'institution, quel est l'acte sensé qu'elle pose dans le réel ? Comment l'association

pense-t-elle sa capacité à faire en sorte que les individus se retrouvent dans le monde et qu'ils puissent être reliés à ce qu'ils voient, vivent et entendent. La conscience de cet enjeu politique est de toute importance car, comme le disait G. Deleuze, la première résistance des hommes et des femmes, y compris ceux qui sont accablés par la fatigue, est de « croire au monde et y croire malgré tout ». Résister signifie se croire destiné à un avenir, retrouver le sens des possibles, et être capable de s'approprier le monde.

Comment faire face à cette crise du présent ? La thèse ici défendue est la suivante : l'écoute de la détresse humaine a un sens politique significatif du moment qu'elle vise à susciter les conditions pour que l'individu s'intéresse au monde. En d'autres termes, l'écoute pourrait avoir pour but de créer les conditions pour que l'appelant puisse méditer sur les conditions objectives d'existence non seulement moins nuisibles mais libérant ses potentialités. Le fait de prendre soin de quelqu'un qui souffre ne se réduit donc pas à la compassion, à l'empathie ou à la simple reformulation des dires des appelants. Lorsque ceux-ci font l'exposé de la négativité de leur vie, l'enjeu pour le bénévole, par son jeu de questions, est de les aider à se retrouver dans le monde social, c'est-à-dire de les accompagner dans l'effort entrepris pour clarifier l'espace des actions possibles afin de se reconnaître dans la vie qu'ils mènent.

¹ F. Fischbach, *Sans objet, capitalisme, subjectivité et aliénation*, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 2009

² W. Benjamin, *Expérience et pauvreté*, Payot, Paris, 2011

³ M. Revault d'Allonnes, *La crise sans fin. Essai sur l'expérience moderne du temps*, Payot, Paris, 2012

⁴ R. Huët, « Et si je suis désespéré, à qui dois-je en vouloir », *Revue Française d'éthique appliquée*, n°2, 2016/2, pp. 118-132.

Quelques limites sont spécifiques à l'écoute pratiquée au sein de l'association S.O.S Amitié.

L'écoute est normée : une inclination affective



Au sein de S.O.S Amitié, l'écoute se veut non directive. Les bénévoles sont tenus de ne formuler aucun conseil et de s'en tenir à la neutralité sur les plans politique et spirituel. Ces principes laissent penser que l'écoute est neutre sur le plan axiologique, c'est-à-dire sur le plan des valeurs. Or, dans la pratique, S.O.S Amitié est une puissance normative et il est difficile d'en être autrement. En effet, l'association dispose d'un cadre d'écoute. Ce cadre favorise quelques scènes d'interprétation particulière. Par exemple, on s'aperçoit que les bénévoles pourraient avoir tendance à renvoyer les appelants aux instances autorisées (aller voir un psychologue, consulter un médecin, se rapprocher d'institutions psychiatriques, etc.). D'autres conseils implicites s'appuient plutôt sur des affirmations générales, généreuses et relativement convenues :

« Ayez confiance en vous (...) Prenez soin de vous (...) Faites-vous du bien (...) Vous allez vous en sortir car vous êtes forte »

Ces conseils implicites, en apparence inoffensifs, sont problématiques. En effet, à chaque malheur exprimé, le bénévole tend à resingulariser la personne comme si la plus haute mission de l'écoute consistait à remplir un vide. Le risque est alors de maintenir l'individu enfermé sur lui-même. Par ailleurs, et c'est le

plus important, cette posture tend à relayer l'affect. Au fond, les reformulations par le bénévole tendent à favoriser l'inclination affective de la conversation. Or, l'inclination affective est en soi un acte d'interprétation particulier. De tous les malheurs que celui-ci raconte avec plus ou moins d'intensité, seuls demeurent comme pertinents et dignes d'attention l'émotion et le ressenti. L'appelant est alors incité à se limiter à une lecture pure de sa vie intérieure et à scruter ses sentiments. Dès lors, en procédant ainsi, il pourrait occulter la réalité objective dans son processus de réflexion. Autrement dit, la réflexion pourrait évacuer ce qui, dans la situation vécue n'a rien de personnel et doit l'essentiel de son origine à un ordre social problématique. Par exemple, le deuil après la perte d'un proche n'est pas qu'une question d'affects. Il s'agit d'un problème ontologique (quel est mon rapport à la finitude de la vie ?), une question de sociabilité (quelle dépendance excessive ai-je placée en la personne défunte ou quelle place vacante laisse la personne disparue dans mon environnement existentiel ?), un problème juridique (combien de temps la Loi prévoit-elle pour que je puisse vivre mon deuil ?) et un problème de société (comment la société m'incite-elle à faire mon deuil ?). Lorsque la scène interprétative se limite à la verbalisation des affects, la souffrance demeure inchangée car la souffrance apparaît toujours comme une « étrangeté incompréhensible ». En quelque sorte, en s'en tenant à une lecture sentimentale de sa situation, le souffrant échoue à organiser une relation de familiarité avec ses souffrances car il ne peut en comprendre l'origine et les causes au-delà de son histoire singulière. Plus encore, les questions des bénévoles pourraient se limiter à approfondir la condition de l'appelant, c'est-à-dire sa propre historicité et ses propres sentiments intérieurs comme si la personne était porteuse d'une singularité irréductible. Or, nous le savons, une grande partie des situations vécues ne relève aucunement de la responsabilité de l'esprit mais provient du dehors soit d'un ordre social brutal soit d'une question élémentaire d'injustice au sens où la distribution de la précarité psychologique ou sociale est différentielle selon les individus.

S'arranger avec la réalité



Favorisée par le cadre de l'écoute, l'introspection s'accompagne généralement d'une tentative d'arrangement avec la réalité. Le risque existe assurément d'instiller le fantasme d'un attachement toujours possible à l'ordre social et d'insinuer involontairement des effets de vérité sur ce que pourrait être une vie bonne. À lire de plus près les conversations entre les appelants et les bénévoles, il est convenu que la colère est à adoucir, que les malheureux se doivent de prendre soin d'eux-mêmes et de « s'écouter », de s'arranger avec leurs « pulsions intérieures ». Au fond, il pourrait s'agir ici d'une forme douce de gouvernement des hommes qui se joue sur les plans psychique et intellectuel et qui instille le doute chez ceux qui, dans les marges, tentent de façonner des devenirs qui prennent le large par rapport aux normes majoritaires définissant le contenu d'une vie acceptable. Par exemple, l'émancipation individuelle pourrait-elle passer par une vie sans travail, sans famille et une vie apatride ?

Autrement dit, quand l'écoute est conformiste et reconduit les normes majoritaires, elle est enfermante. Elle a alors une puissance d'exclusion car elle ne rapporte que trop rarement les sujets à un monde possible. Elle a plutôt tendance à enfermer le sujet dans la consistance du monde présent auquel il faudrait nécessairement s'adapter. Par exemple, lorsque le bénévole s'attache à « réconforter » l'appelant, ceci revient à se convaincre de l'évidence du réel si dur soit-il.

Enfin, chercher à voir dans une situation son côté moins désolant qu'il ne semble l'être est une manière de rendre supportable ce qui ne l'est pas. L'écoute semble être traversée par un but tout à fait contestable : remettre sur pied l'homme renversé sans engendrer de transformations existentielles. En procédant ainsi, cela pourrait contribuer à convaincre l'individu qu'une transformation véritable et profonde du monde est largement hors de sa portée. Or, l'écoute n'a pas grand chose à voir avec

la compassion. Elle vise plutôt à engendrer de la conscience en opérant un travail de requalification de la situation vécue. Celui-ci consiste notamment à faire perdre à la souffrance son statut d'exception en inscrivant l'épreuve dans un ordre plus lisible ou, du moins, un ordre à déchiffrer et à réfléchir. L'écoute est alors un travail de personnalisation (examen du vécu individuel du malheureux) et de dépersonnalisation en opérant un décentrement qui consiste notamment à relativiser la singularité insupportable de l'instant. Ce travail d'objectivation vise à porter au jour les obstacles qui tiennent les individus dans une vie bornée ou qui les congédie de tout devenir possible.

Des espaces exutoires

En dehors de ces problèmes pratiques d'écoute, il en est un plus politique et plus général. On remarque qu'il est devenu assez manifeste que la société a concentré sa douleur dans des espaces associatifs d'écoute à distance comme l'association S.O.S Amitié. En d'autres termes, la société a ménagé un territoire, dans ses marges, où les « déçus du monde » peuvent trouver, par la parole et l'écoute, une consolation à la violence que la société leur inflige.



En ces lieux, la souffrance trouve un espace pour s'exprimer, une sorte d'exutoire retranché des espaces de visibilité commune comme s'il s'agissait d'effacer le bruit de ces voix désordonnées et de ces vies abîmées. Au prétexte de l'anonymat, on ne sait finalement que peu de choses sur ce qui se dit dans ces espaces. Quelques statistiques viennent décrire grossièrement ce qui se joue en leur sein.

On peut faire cette hypothèse : au fond, S.O.S Amitié est un lieu clos que les pouvoirs publics favorisent pour rediriger les capacités contestataires de notre temps. En effet, rappelons-le,

la souffrance est un geste, non intentionnel qui déconstruit et précarise l'ordre établi. Ces espaces de dialogue sur le mal-être sont des lieux autres, voire des « espaces de déviation » dans la mesure où sont exprimés des désaveux, des rêves déçus, des aspirations non concrétisées, des délires, des illusions. Le principal problème est que ces espaces sont favorisés et encadrés par le pouvoir. Ils sont alors des échappées sans lendemain. Certes, ces espaces d'écoute donnent la possibilité de dire l'innommable. Cependant, il n'existe aucune conséquence politique à ces aveux de la détresse puisque la société ne tire pas la leçon de ces témoignages. En bref, il se pose ici la question difficile de la mise en visibilité de ce que témoignent les appelants bien au-delà d'une simple recension statistique élémentaire. L'enjeu d'une visibilisation de ces témoignages réside dans ce principe : comment ces vies abîmées sont susceptibles d'interpeller le monde, d'affecter notre manière de penser le commun et d'engendrer des conséquences politiques concrètes ? La responsabilité politique de l'association S.O.S Amitié réside en ceci : rendre visible la somme et le contenu des vies incertaines pour rendre possible leur authentification politique.

Conclusion : et après ?

Lorsqu'un appelant s'adresse à S.O.S Amitié, il est dans un moment de mutation subjective. Ceci signifie que la souffrance n'est pas vécue comme une simple tonalité affective ou une humeur du moment. Elle est plutôt un événement au sens où l'individu s'aperçoit soudainement que sa vie n'est pas acceptable et que quelque chose d'autre est nécessaire. **À partir de là, un sens du possible pourrait se former.** Parce que l'appelant prend conscience de l'étroitesse de sa vie, alors s'ouvre une perception en devenir. Le souffrant rencontre brutalement ce qu'il avait quotidiennement sous les yeux. Dès lors, l'acte de discernement sur ce qu'il a à entreprendre pour s'en sortir, sur l'analyse de sa situation, sur ce qui relève de sa responsabilité ou du dehors devient plus simple à effectuer. À partir du moment où le souffrant est enclin à se demander ce qui, dans sa situation, est transformable et ce qui ne l'est pas, alors s'ouvre une possibilité qui demande à s'accomplir

Plusieurs questions :

Comment l'association pourrait-elle réfléchir sérieusement les paroles entendues ? Comment rendre compte de cette somme de déceptions ? Comment réintroduire ces vies abîmées dans les préoccupations politiques ? Comment créer les conditions pour auditionner politiquement ces vies ? Ce jeu de questions appelle à visibiliser ces vies défaits bien au-delà d'un simple compte rendu statistique. L'enjeu de la visibilisation de ces vies est de toute importance car, généralement, ce sont des vies qui ne sont maintenues par aucun regard ; ce sont des vies abandonnées ou négligées précisément parce qu'elles ne font partie d'aucun réseau et d'aucun soutien institutionnel. Selon cette perspective, S.O.S Amitié a un rôle social de toute importance : comment transférer ces récits de la souffrance de la scène intimiste à la scène politique ?

⁵ G. Deleuze, *L'épuisé*, Éditions de Minuit, Paris, 1992.

★ Les ★ Citeliens

Atelier 1

Qui sommes-nous ?

Il s'agit d'une réflexion collective autour des résultats de l'enquête interne « écoutants 2017 ».

Animation : Alain Mathiot et Geneviève Basset Chercot

Cette enquête a été proposée à tous les écoutants, soit 1542 personnes. 1215 réponses ont été renvoyées, ce qui correspond à 4 écoutants sur 5, nombre particulièrement important. Trois pistes étaient privilégiées : déterminer successivement la typologie des écoutants, leurs motivations, leurs attentes, afin de permettre à l'association de déterminer la meilleure façon dont elle doit évoluer.



En ce qui concerne le **portrait des écoutants**, ce qui apparaît d'abord est la supériorité numérique des femmes : elles représentent 70% de l'ensemble. On reste longtemps à l'écoute : plus de la moitié des écoutants sont là depuis au moins cinq ans, un quart depuis plus de dix ans. L'âge moyen est élevé, puisque 50% ont entre 60 et 70 ans, ce qui coïncide avec la situation professionnelle : les trois quarts des écoutants sont en retraite ou en préretraite. Toutefois il semble qu'une baisse de l'âge moyen se dessine. Les écoutants sont des personnes plutôt intellectuelles : deux sur trois ont fait des études supérieures en psychologie ou en vue d'entrer dans l'enseignement, secteurs professionnels où on les retrouve, dans les mêmes proportions. En revanche, on note que moins de 2% sont dans l'agriculture. La plupart ont connu S.O.S Amitié par les médias ou par relation.



En ce qui concerne l'**engagement** (pour une moitié uniquement à S.O.S Amitié, pour les autres en parallèle avec d'autres) on considère principalement qu'un bénévole est une personne engagée qui donne du temps aux autres, dans le but d'adoucir la solitude ou la détresse, d'aider dans l'anonymat, pour prévenir le suicide et/ou créer du lien social. Le parcours personnel a eu une influence importante sur l'écoute, que les partages ont beaucoup fait évoluer, en particulier en mettant en avant la nécessité de ne donner ni conseils ni solutions, et en facilitant la compréhension des difficultés rencontrées au cours des appels.



Pour ce qui concerne les **attentes** des personnes de l'atelier, ce qui, et c'est normal, apparaît en premier, c'est le congrès en cours !

Parmi les **remarques** diverses, on notera, en vrac :

- L'importance du côté relationnel entre les écoutants : s'il n'existe pas, les écoutants ne restent pas.
- La nécessité de mutualiser les plannings : il faudrait qu'il y ait au minimum deux ou trois écoutants à n'importe quelle heure. Quelqu'un remarque que, à son avis, la solidarité entre les écoutants est en baisse
- En référence à l'intervention d'Axelle Brodiez-Dolino, on s'interroge sur la façon de développer le rôle social de S.O.S Amitié : « vous avez le devoir d'être un lanceur d'alerte ». L'observatoire est un des moyens d'y parvenir.

Quelques **questions** :

- Va-t-on faire de nouvelles affiches ?
- Comment utiliser les panneaux municipaux gratuits ?
- Faut-il montrer un poste d'écoute à un politique ? (à manier avec des pincettes !)

Pour terminer, deux autres remarques : d'abord, l'observatoire permet de suivre une ligne directrice lors de toute intervention à l'extérieur puis, il faut souligner le rôle important de S.O.S Amitié par rapport aux malades psychiques ; mais l'association peut-elle intervenir au-delà de l'écoute ?

Atelier 2

Cet atelier s'est intéressé aux limites de l'écoute rogérienne en faisant porter la réflexion sur certaines évolutions en cours.

Animation : Daniel Berchard et Guillaume Gillet



Réflexion collective

Il ressort d'abord le constat d'une évolution des appels, avec une augmentation nette des pathologies psychologiques graves. Peut-on alors se limiter aux dispositions implicites de l'écoute rogérienne ? On s'est interrogé sur l'adéquation entre le modèle d'écoute et la pratique lors de l'appel. On souligne la différence entre les attitudes au *chat* et au téléphone. Il est dit que limiter l'écoute rogérienne à la seule reformulation, c'est la réduire. Notre premier souci est de remettre les personnes au cœur de leur histoire, en sachant que nous ne sommes pas des thérapeutes. Cette forme d'écoute est un outil précieux, souvent perçu comme un carcan. Mais il faut rester vigilant, ne pas risquer d'être trop froid.

Pour certains, l'écoute rogérienne ne serait pas utilisable à n'importe quel moment de la journée.

On est revenu à plusieurs reprises sur une demande usuelle d'appelants d'une « conversation de salon »,

d'un dialogue peu compatible avec l'écoute, où « l'on ne parle pas de nous ». Quoique cette « conversation » puisse être un moyen de sortir du silence. Les écoutants souhaitent de la souplesse par rapport au cadre ; on oppose la charte, contraignante, à l'écoute rogérienne, qui est ouverte.

Quelqu'un note que l'écoute rogérienne est un moyen, non un but. Mais quel est le but de S.O.S Amitié, sachant que sa philosophie est humaniste ?

Le débat se focalise ensuite sur l'écoute particulière du *chat*, dont on note que le public est constitué d'un part significative d'adolescents. On constate que le questionnaire fait partie de la pratique du chatteur. On va même jusqu'à affirmer qu'une écoute strictement rogérienne n'est pas compatible avec internet ; les jeunes partiraient très vite !

Pour conclure, on constate que « notre écoute » est spécifique, qu'il faudrait –pourquoi pas ?- la labelliser, afin que, finalement, S.O.S Amitié devienne un nouveau Rogers.

Atelier 3

La notion d'action sociale dans un service d'écoute comme S.O.S Amitié

Animation : France Prévost
et Jean-François Roche
(au titre de la CIMADE)



La réflexion s'est développée autour de trois questions très imbriquées et très interdépendantes :

- l'écoute est-elle un acte social ?
- S.O.S Amitié est-il un acteur social ?
- quel est le statut de l'écouter ?

Les animateurs, ont choisi d'organiser la réflexion en prenant comme point de référence et de comparaison une association, la CIMADE, connue pour son engagement social et son action qui sont : « manifester une solidarité active avec les personnes opprimées et exploitées ». Une feuille nous a été distribuée rappelant les valeurs fondatrices, les principes d'action et le cadre d'orientation pour une autre politique de la CIMADE.

1

Un **constat**, préalable à toute réflexion : même si S.O.S Amitié et la CIMADE ont des valeurs communes, l'activité de S.O.S Amitié, anonyme, est, de ce fait, invisible. Cette différence est essentielle, elle sera le filigrane de tous les questionnements : peut-on et si oui, comment, informer la société de ce qu'on fait, de ce qu'on sait faire, de ce que nos écoutes nous apprennent sans perdre notre âme?

Ce constat mérite cependant quelques nuances : l'anonymat évolue, et S.O.S Amitié jouit d'ores et déjà d'une meilleure intégration, et d'une meilleure communication. Quelques preuves, parmi d'autres :

- S.O.S Amitié a fait l'objet d'une thèse de médecine
- S.O.S Amitié est un interlocuteur du Ministère de la Santé
- publication de *Sortir du silence*
- partenariat avec Facebook

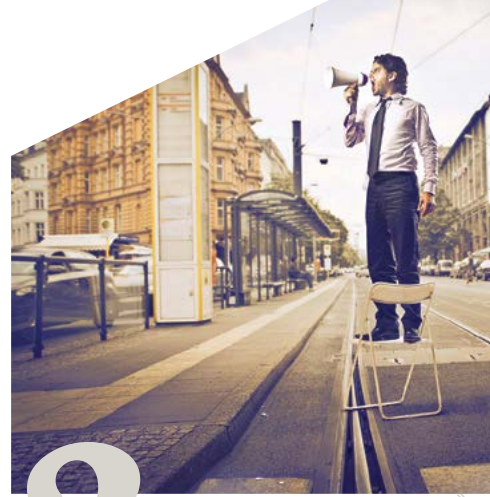
2

Une deuxième constatation : on n'adhère pas à S.O.S Amitié dans le même esprit qu'à la CIMADE. Celui qui entre à la CIMADE choisit de faire un acte citoyen, celui qui entre à S.O.S Amitié entreprend une démarche silencieuse, de personne à personne... L'écouter est un « consolateur ».

Mais n'est-il que cela ?

- Il désamorce souvent des situations de violence.
- Il joue fréquemment un rôle d'accompagnement pour les malades psychiatriques, notamment la nuit. Quelqu'un a dit que S.O.S Amitié était « le plus grand hôpital psychiatrique de nuit de France »...
- Il crée du lien, apaise le sentiment de solitude, il comble des vides...

Ne peut-on dire alors que l'écouter joue le rôle d'un amortisseur social ? Et donc plus largement que S.O.S Amitié est un véritable acteur social ?



S.O.S Amitié acteur social donc... **mais qui pourrait être rendu plus visible**

Des pistes à explorer :

- travailler avec un sociologue
- faire paraître un rapport annuel (comme Amnesty International)
- faire connaître ce qu'on sait faire, communiquer sur ce qu'on fait (accepter la venue d'un journaliste dans un poste ???)

On pourrait imaginer que S.O.S Amitié par son travail d'écoute, soit reconnu comme un lanceur d'alertes, capable de donner à la société des nouvelles d'elle-même...

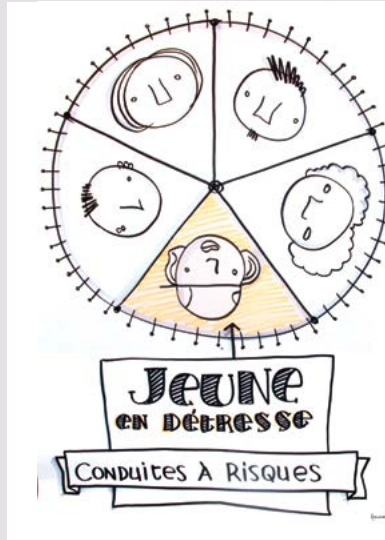
3

S.O.S Amitié & l'écoute...

Atelier 5

... des adolescents

Animation : Marie-Madeleine Verdier et Xanthie Vlachopoulou, Maître de conférences en psychologie clinique et psychopathologie psychanalytique - Université René Descartes, Paris



Partant du constat

que les adolescents sont les utilisateurs privilégiés du *chat* et que leur rapport au virtuel semble questionner beaucoup d'appelants ; Xanthie Vlachopoulou, qui a consacré sa thèse à « l'addiction au virtuel » a apporté des réponses aux nombreux écoutants de S.O.S Amitié, relayant les inquiétudes de parents, de grands parents, d'enseignants, confrontés à ces nouvelles pratiques et souffrant de ce « malentendu générationnel »

Que donner à ces ados qui se plaignent ? Ont-ils une attente ? Que disent-ils de leur souffrance : leur solitude, leurs pensées suicidaires, leur mal-être, leurs pulsions irrépressibles, les violences, la drogue, l'alcool, mais aussi la recherche de limites, le besoin (non pas de conseil ni de jugement mais d'un adulte bienveillant). Ils attendent de l'authenticité. L'écouter doit être au rendez-vous, capable de donner des réponses. Cet espace virtuel est investi par les ados parce que dans le *chat*, le corps est absent.

X.V : Les ados ne vont pas plus mal qu'avant ; les formes d'expression de leur malaise ont changé. Les

scarifications et la mise en scène d'eux-mêmes sont plus spectaculaires qu'avant.

Le *chat* est une discussion immédiate, à l'abri du regard et même de la voix et qui correspond à la peur d'être trop près de l'adulte. Il permet de gérer la distance comme on veut. Du côté des écoutants, il y a un cadre à préserver il faut répondre mais repenser son rôle d'éducateur, d'écouter, de prof.

L'inquiétude à l'égard des nouvelles technologies est vieille comme le monde. La nouveauté fait peur. Il n'y a de pathologie que lorsque l'usage devient passionnel. L'ado souffre d'angoisses de séparation, il est dans l'inhibition, fragile narcissiquement. Dans le jeu vidéo, il est « super », la récompense est immédiate, c'est plus gratifiant que l'école ou la vraie vie !

E. : Quid de l'excès ?

X.V : Ne craignons pas que les jeux les rendent violents. Les pulsions préexistent Elles ne sont pas créées par le jeu ; c'est nous qui faisons des confusions. Ils savent eux, que « c'est pour de faux ». Il faut toutefois leur montrer qu'il y a autre chose à faire : classe, loisirs, sports etc.

E. : Comment les arrêter ?

X.V : Quand on joue avec d'autres, il est frustrant de s'arrêter. Donc il faut programmer et avertir avec assez d'avance. Mettre un cadre. Car le jeu sert aussi à construire les jeunes.

E. : et au *chat*, qu'attendent-ils de nous ?

X.V : Ils veulent être en lien. Trouver un adulte avec qui réfléchir, exprimer leur colère loin des parents. Ils cherchent comment un adulte va réagir, sera-t-il là pour mettre des mots ? Echanger avec un adulte, ça sert à vivre.

Atelier 6

... des personnes en grande précarité

Animation : Odette Francin & Catherine Gay, Présidente de la Porte Ouverte Lyon



Les animateurs ont opté

pour un premier temps de travail en petits groupes, puis pour le partage des réflexions avec tous. Pour ce faire ils ont posé deux questions : les raisons du choix de cet atelier ; le lien entre l'écoute Rogérienne et le public précaire. Certaines personnes ont demandé que l'on redéfinisse clairement ce que l'on entend par écoute rogérienne. Les explications données par Catherine Gay ont conforté tous les participants et ont montré combien la présidente de Porte Ouverte Lyon y trouvait à définir l'essentiel d'une relation humaniste. Étonnamment, la définition du public précaire n'a pas vraiment été posée, comme si ce public était homogène et si tous les participants en avaient une bonne connaissance.

Très rapidement l'ensemble des participants ont réaffirmé qu'il n'était ni nécessaire ni souhaitable de remettre en question l'écoute rogérienne. Elle permet notamment de (re)placer autrui, y compris la personne en précarité, dans sa dignité et comme sujet désirant. Mais la question sur laquelle les participants ont achoppé, est celle de l'accès de ces publics précaires à S.O.S Amitié. Si certes le téléphone se démocratise au point que certains SDF (Sans domicile fixe) ou SDS (Sans domicile stable, nouvelle appellation) possèdent un téléphone portable, est-ce qu'ils appellent nos numéros. Quelques appelants disent en effet avoir reçu des appels, mais il semble très difficile d'évaluer le degré de précarité. En tout premier lieu, parce qu'il ne s'agit pas ici d'un sujet qui est abordé. Il semble ainsi que les appelants, n'appellent pas particulièrement pour parler de la précarité mais justement pour s'en « dégager » en quelque sorte, ne pas se présenter sous l'étiquette du misérable et, par l'anonymat, pouvoir se présenter comme un être humain, parmi les êtres humains.

L'atelier s'est cependant terminé sur de très touchants témoignages de quelques écoutants à propos de ces publics dont la précarité sociale a été mise de côté pour une rencontre sincère. En particulier, comment l'écoute de type rogérienne permet une relation d'être à être, dépassant les clivages et redonnant sa juste place à l'homme ou la femme vivante. Il a donc été reconnu qu'il n'y a pas d'écoute particulière des personnes en grande précarité.

Atelier 4

Regards croisés sur S.O.S Amitié.

Notre association vue par les publics de l'enquête « Image Externe 2017 », réalisée par les étudiants de l'ISCPA.

Animation : Marie-Dominique Tron & Jean-Noël Pintard



L'atelier a été animé

de manière très dynamique à partir de deux sondages réalisés auprès du grand public. Le premier présente des extraits filmés d'un micro-trottoir. Le second est un power-point présentant les statistiques d'un sondage conçu par les étudiants en communication sur le campus de Lyon.

Les résultats à l'évidence montrent une image positive pour ceux qui connaissent notre association, image positive mais désuète.

Si les termes associés à S.O.S Amitié renvoient bien à « prévention du suicide », « aide-détresse » et aussi « urgence », « secours », d'autres citent « vieillotte », « méconnue », ou encore « un peu secte », sans oublier *Le Père Noël est une ordure*.

Ce qui fut peut-être le plus troublant, c'est que tous se disent prêts à appeler ou recommander S.O.S Amitié si un jour ils n'allaient vraiment pas bien. Mais qu'ils n'en avaient pas besoin, car ils avaient des amis et étaient bien entourés. Il semble que l'image de S.O.S Amitié soit mal connue dans ses missions.

À l'inverse, les écoutants répondent par les termes « moderne », « ouverte », « sérieux », « humaniste » « liberté de

s'exprimer, dire tout ce que l'on est » et de nombreuses qualités encore. S'y expriment aussi des souhaits : « Faire savoir ce que l'on fait réellement », « Acteur principal de la prévention du suicide », « moins secrète » et aussi « attractive pour de nouveaux écoutants ».

La conclusion est unanime, il y a un fort décalage entre les représentations du grand public et celles de ceux qui sont membres de l'association. Il y a donc un gros effort de communication à faire. Celle-ci passerait entre autres par « chacun doit être porteur des valeurs de S.O.S Amitié », « clarifier les messages de communication », « image visuelle plus attirante et plus actuelle » et aussi des propositions : « avoir une marraine jeune et active », « recruter des bénévoles non écoutants ». Et enfin un mot d'ordre **« Osons ! »**

Atelier 7

Évolution de l'écoute & de la personne de l'écoutant

Animation : Johann Jung, Psychologue et Maître de conférences à Lyon II, et Claudie Ravoux-Cohen, Vice-Présidente de S.O.S Amitié

L'atelier sera l'occasion

de réfléchir à la position de l'écoutant. Pourquoi le devient-on ? Quel bilan sur l'engagement ? Quelles attentes ? Quelles motivations ? Pour soi ? Pour l'autre ? On évoquera les déconvenues, les échecs. On examinera ce que l'écoute a changé dans notre vie de tous les jours. Comment l'écoute S.O.S Amitié façonne les représentations que se construit l'appelant du monde dans lequel il vit.

En vrac, les écoutants ont fait part de leur perplexité :
« On nous dit de ne pas conseiller, et en fait l'écoute active n'est pas seulement un acte de voyeur ou d'entendeur... On doit dire quelque chose de ce que l'on entend y compris dans la sphère publique »

« On explore avec l'appelant les possibilités qui sont devant lui. Il faudrait rendre public ce que l'on entend quand ce sont des problèmes en lien avec la société, des marques de ce qui ne va pas »

J.J : Certes, on reste dépositaire de la parole de l'autre. Mais on peut témoigner de son expérience de la lecture des problématiques qui doivent être restituées. En matière de conseil, il est suggéré de distinguer le « conseil du dedans » (le bon sens) et le « conseil du dehors » (qui parasite le cheminement).

« L'essentiel est de chercher ensemble une solution »

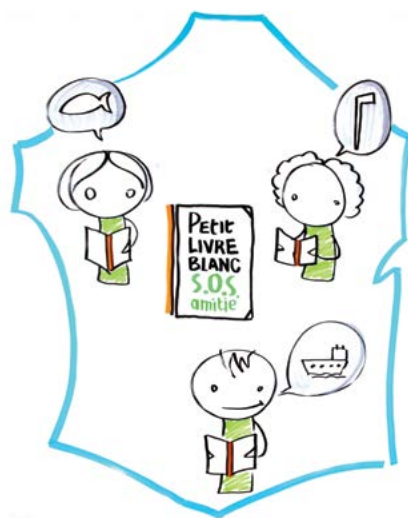
« Le « conseil du dedans » est lié à la reformulation qui délivre un message que l'appelant peut entendre. Il faut que cette « reformulation » soit transformatrice.

J.J : Le cheminement de l'écoutant tout au long de son engagement

L'écoute est la vraie motivation de l'entrée à S.O.S Amitié. Par petits groupes, les écoutants ont réfléchi. Groupe 1: Il s'agit avant tout d'aider

Groupe 2: Être utile et occuper son temps et c'est devenu une rencontre. Transformation de l'attitude. Effets sur le quotidien. « Dans les appels, je grandis au fur et à mesure »
Groupe 3 : Développement du sentiment de l'altérité et de l'humilité... Les certitudes s'effritent.

« Il faut du temps pour devenir un vrai écoutant, secouer un peu la charte (d'ailleurs indispensable) ou surtout l'intérioriser. Quand on a assimilé la charte, c'est une libération » « En fait, il faut 2 ans pour intégrer la charte, après on s'éclate dans son rôle d'écoutant »



J.J : L'écoute est une trajectoire qui se déploie dans différents temps. On est habité par l'écoute.

« Il y a une tension entre pouvoir et impuissance. L'écoute des dysfonctionnements répétitifs nous interpelle. Qu'en faire ? Que répondre aux problèmes graves ? »

J.J : Il y a une mise à l'épreuve de la vulnérabilité.

Atelier 8

L'écoute, un acte citoyen

Animation: Jean-Pierre Igot et Michel Maestre



Questionnement et réflexion autour de 3 axes.

1. Promouvoir dans notre pays une attitude d'écoute mutuelle et citoyenne

Il s'agissait ici de se demander :

- comment témoigner de notre écoute, au-delà des outils actuels (Observatoire, JNE...)
- comment promouvoir une véritable écoute dans notre société
- comment former à l'écoute, qui est un acte citoyen

2. Réfléchir sur S.O.S Amitié et les autres instances concernées par l'aide et la prévention du suicide

en se posant les questions suivantes :

- quelle place pour la prévention dans notre société ?
- faut-il nouer des partenariats avec d'autres services d'aide ? Au niveau national ? Au niveau local ?

3. Situer S.O.S Amitié : entre consolation et mise en mouvement...

S'interroger donc, sur S.O.S Amitié aujourd'hui :

- quelle écoute devons-nous promouvoir aujourd'hui ?
- faut-il envisager d'accompagner certains appelants ?
- comment reformuler ? Comment inscrire la problématique individuelle dans le « commun » ?
- quel rôle souhaitons-nous jouer ?

Chacune de ces questions a donné lieu à des échanges informels : comptes-rendus d'expérience, ce qui se fait avec bonheur ou difficulté ici ou là, doutes, interrogations... (ex : à Paris des étudiants en médecine assistent à une plage d'écoute, âge des écoutants... , inquiétude au sujet des appels d'agriculteurs qui pensent qu'on a une solution à apporter, ambiguïté de la MSA... Devons-nous faire évoluer notre pratique, notre façon de reformuler, notre vocabulaire ? Pouvons-nous être autre chose que des consolateurs ? ...)

Ces échanges ont mis en évidence un réel souci et un réel questionnement au sujet de la place et du rôle de S.O.S Amitié dans notre société. Souci que Jean-Pierre Igot, en forme de conclusion, a formulé de la façon suivante : « Pouvons-nous, avons-nous envie de contribuer à la paix sociale ? »



Table-ronde

Le texte qui suit n'est pas la restitution de

la table ronde telle qu'elle s'est déroulée. Il tente d'en reprendre les éléments les plus saillants au regard de la problématique centrale du congrès :

l'écoute comme acte social dans un monde

qui évolue de manière si rapide que de grands

repères anthropologiques se transforment au point de se dissoudre d'une génération à celle qui la suit immédiatement.

PAR ALAIN LE CORRE

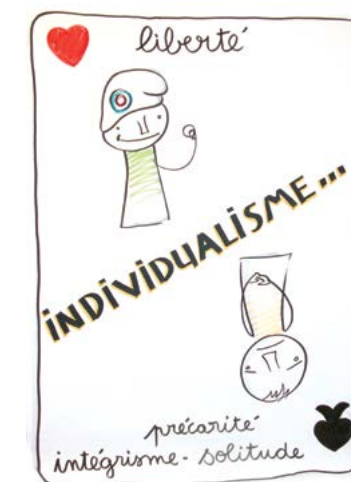
Les associations (ou d'autres acteurs) de solidarité sont toutes confrontées à ces évolutions et la table ronde avait donc pour objet de travailler la question du sens social de leur action dans toute la diversité de sa mise en œuvre. En quelque sorte, il s'agissait de réfléchir à ce qui est commun, à ce qui réunit, par-delà les différences de finalités, de méthodes, de publics en direction desquels se mobilise l'esprit de solidarité.

Ci-après, les principaux éléments de cette table ronde :

En guise d'ouverture à ce temps de confrontation, le sociologue a rappelé quelques éléments essentiels qui posent un cadre :

- L'être humain est un être de culture plus que de nature, pour faire lien il a besoin des autres et la manière de faire lien a évolué : entre l'individu de l'Ancien régime dont la place était assignée par Dieu et l'individu moderne censé pouvoir librement construire sa vie, il existe un changement fondamental.

- Les toutes dernières décennies ont été marquées par une accélération de mouvement : affaiblissement voire anéantissement de ce qui structure la société en dominant l'individu : famille, loi, école, société, au point qu'on est passé à une « société liquide » (Zygmunt Bauman) qui oblige l'individu à nager dans le courant pour survivre.





La table ronde

était animée par Daniel Ganahl, Président de S.O.S Amitié Besançon et Geneviève Basset-Chercot, S.O.S Amitié

Participants :

- Pierre Parguel, La Croix Rouge,
- Jean-Jacques Laplante, MSA
- Gerard Creux, IRTS
- Patrick Ronot, Point passerelle - Crédit Agricole
- Thierry Girardot, Habitat et humanisme et SFC



habitat et humanisme

Habitat et humanisme

L'objectif principal est de reloger les personnes les plus démunies sans que cesse l'action d'accompagnement une fois le logement assuré.

- L'approche est donc globale, d'où le mot humanisme qui spécifie que l'humain est au cœur de l'aide apportée, valeur cardinale dont la mise en acte passe aussi par l'écoute.
- L'aide relationnelle est fondée sur l'accueil, la bienveillance, l'échange, le respect de la personne. Pour employer une image, les bénévoles de l'association ne précèdent pas les bénéficiaires pour leur montrer la voie à suivre, ils marchent à côté d'eux sans prétendre les guider en ayant un projet pour eux et à leur place.
- En termes de formation des bénévoles, le savoir-être se présente comme une compétence aussi importante que le savoir-faire.
- La recherche de logement, 1^{er} objectif, se double d'une recherche d'emploi : accompagnement au logement, emplois aidés, 2 niveaux d'intervention auxquels s'ajoutent ce qu'Habitat et humanisme appelle « Les plaidoyers » par lesquels les bénévoles donnent voix à ceux qui ont des choses à dire, en direction de la société, mais ne le peuvent pas.



MSA :
Médecin du travail

MSA et S.O.S Amitié ont une longue histoire commune qui remonte au dramatique épisode de la « vache folle ». La grande détresse des agriculteurs avait alors conduit la MSA à se tourner vers l'association pour prendre le relais de sa « cellule détresse » lorsque celle-ci ne fonctionnait pas.

De manière générale, la montée des difficultés professionnelles des agriculteurs se conjugue avec une montée de la violence dans un climat de grande confusion. On ne s'entend plus avec les gens avec qui on travaille, on n'arrive même plus à communiquer dans le travail, au sujet du travail, ni même à maintenir des relations pacifiées.

Les conséquences sont souvent lourdes sur les plans physique et psychique : maladies, perte de l'estime de soi, perte du sens même du travail, incidences dommageables sur le lien familial...

Le travail occupe une position paradoxale dont il faut prendre la mesure :

- Il inscrit dans la société, il est facteur d'intégration
- Mais en même temps il peut générer souffrance et destruction, notamment lorsqu'il confronte à des normes dénuées de sens, à des procédures incohérentes, à des injonctions paradoxales.

Il est néanmoins nécessaire de rappeler que le taux de morbidité est très important chez les gens qui sont au chômage et que l'accès au travail reste déterminant pour construire du lien social.

La confrontation aux situations précaires nous renvoie souvent à notre bien-pensance et nos schémas préfabriqués d'accompagnement des plus démunis. Accepter l'altérité radicale de la personne en se gardant de penser à sa place, c'est peut-être ce qui pourrait nous réunir. Passer de la position de témoin à celle de lanceur d'alerte, déclare S.O.S Amitié en guise de conclusion... provisoire.

croix-rouge française



- La CR se situe dans le domaine du soin et de l'urgence abordé comme un ensemble de techniques qui visent l'efficacité et la performance
- Des évolutions dans le public pris en charge : ZUP/ centre ville/ rural/ personnes isolées/ femmes seules/ jeunes
- Caractéristiques communes : grande précarité et pauvreté
- Conscience de devoir aller vers un changement dans les pratiques : associer à la technicité des prises en charge une ouverture qui intégrerait la dimension de l'écoute considérée comme une dimension à part, spécifique
- Cette dimension serait cohérente avec la notion d'inclusion sociale qui tend à se substituer à celle d'insertion. Cette dernière implique que trouver un emploi est le moyen privilégié à mettre en œuvre. Or la raréfaction du travail est une donnée évidente de la situation sociale générale... L'inclusion vise à recréer du lien, même en l'absence d'emploi. L'observation montre qu'une partie du public aidé trouve un certain équilibre dans la précarité et que vouloir à toute force l'en extraire génère beaucoup de souffrance.



Point Passerelle du Crédit agricole :

- Il s'agit d'un service de solidarité mutualiste dont l'objectif est d'aider les clients en difficulté.
- Service d'écoute en face à face qui allie côté humain et côté social. Il offre l'ouverture à des prêts spécifiques après analyse de la situation et propose un suivi individualisé sur le long terme, par téléphone.
- Il se présente aussi comme un intermédiaire avec des partenaires susceptibles de prendre le relais.

« Écouter, vous en avez entendu parler ? »

Regard décalé d'un psy sur le congrès de Besançon 2017
« l'écoute comme acte social ».



Michel MONTHEIL

- Psychologue clinicien
- Superviseur de partages

Cette réflexion s'origine d'un compagnonnage de près de trente ans avec S.O.S Amitié. Le regard et l'oreille que j'offre ne sauraient refléter une position officielle de l'institution ; ils sont une lecture possible de l'originalité de S.O.S Amitié telle que je la vis. Cette année, il était question de son ouverture vers la société sur un mode plus engagé, plus proche de la « politique » entendue comme « vie de la cité ». Projet merveilleux en vérité.



Un trésor...

Il est ainsi proposé que S.O.S Amitié transmette des informations sur ce qu'elle reçoit. Ces données sociologiques sont précieuses et la Société et ses représentants devraient en être informés pour la conduite d'actions politiques et sociales...

Mais quelles sont ces connaissances et « trésors » accumulés au « fil » de son existence ?

S.O.S Amitié n'a jamais été loin du champ social, mais sa réserve ancrée sur une Charte et un devoir de neutralité stricte, ont sans doute circonscrit l'association à une pudique information, statistique et globale, interrogée aujourd'hui : « Lorsque vous écoutez, vous ne faites pas qu'écouter un individu isolé ! » déclare Jean-Pierre Igot, président Fédéral, et de confier à peine provocateur que d'une certaine façon, l'œuvre de S.O.S Amitié contribue à « assurer une paix sociale ». Pour plusieurs conférenciers, écouter l'appelant dans sa singularité, via une approche émotionnelle, renforcerait en lui une culpabilisation.

Cette écoute le rendrait personnellement responsable d'être un « malheureux », comme le dénomme Romain Huët, regrettant qu'on ne l'aide pas à identifier les causes externes, sociales, qui produisent les effets dont il souffre. Bref, il voudrait que S.O.S Amitié soutienne chez l'appelant la valorisation de ses ressources afin qu'il se « révolte » contre ce qui cause sociologiquement son malheur. À l'inverse, selon son analyse, l'approche psychologisante actuelle tendrait à éteindre cette capacité de remise en cause des ordres établis en incitant le sujet à trouver au-dedans de lui le moyen de s'adapter et de se soumettre à son sort.

Si j'ai bien compris cette analyse, de ma place de psychologue de partage, je dirais que nous avons deux visions globales, théoriques, également valables et pertinentes. Devrait-on choisir ?

Plusieurs questions émergent alors :

Quel est le contenu de ce trésor ?

Quelle est la nature de « l'objet épistémologique » dont il s'agirait d'informer la Société ? Compte-tenu de la Charte et surtout du dispositif éthique mis en place qui garantit anonymat, confidentialité et spécialement non-intervention dans la réalité de l'appelant, il ne sera jamais possible de décrire M. Dupont, 43 ans, père de 3 enfants, divorcé et au chômage parce que son entreprise etc. **M. Dupont est une hypothèse !** Son existence tient dans le discours qu'un appelant, M. ou Mme X, sujet, fait tenir à son avatar (pour utiliser mon modèle), lequel est dénommé « M. Dupont ».

De plus, aucun suivi des appelants n'est objectivement possible, sauf à transgresser les engagements pris sur l'anonymat.

Autrement dit, le trésor indiscutable de S.O.S Amitié tient en une richesse incroyable de discours, de récits qui sont autant de manières que des appelants utilisent pour décrire leur univers social, corporel et psychique. Lors du congrès, j'ai proposé ceci : si Flaubert appelait en prenant l'identité d'Emma Bovary, nous saurions tout d'elle, mais bien peu de lui.



Est-il dérisoire ou dévalorisant de considérer que l'apport sociologique et psychologique de S.O.S Amitié est constitué d'une fabuleuse bibliothèque de vies, de descriptions du monde... mais pas de faits concrets, comme en détiennent le Secours Catholique ou Emmaüs ?

La différence la plus fondamentale quant au recueil des données et à la pratique tient à la rencontre physique et au piège qu'impose le face-à-face. En cabinet, dans les lieux d'écoute associatifs, il est la modalité « cadrée » de cette expérience « clinique » qui configure les limites de la parole reçue et notamment traite de la « vérité » et de la plausibilité du discours de l'autre. Or, la puissance de S.O.S Amitié est justement de « libérer » la parole de cette obligation (sociale ?) de tenir un discours conforme à son sexe d'appartenance et à son rôle social. L'appelant X peut vous dire ce qui n'est pas objectivement « véritable » mais psychiquement possible : être (virtuellement) un handicapé, un pédophile, un suicidant à l'instant même... alors qu'il ne l'est pas.

Selon mon expérience, cette possibilité d'expérimenter hors tout jugement et toute censure potentielle du regard de l'écouter, un aspect de son être, constitue cette liberté « réellement » « révolutionnaire » dont rêverait peut-être notre sociologue : s'affranchir des limites imposées par la société pour prendre les habits avec lesquels on veut se vêtir, là, durant l'appel.

Un moment critique de son évolution ?

Au fil du congrès, j'ai eu l'impression que S.O.S Amitié était à un nœud critique de son évolution et s'interrogeait sur son utilité (ici) sociale, sur un nouveau rôle à tenir.

J'ai suggéré que, forte de sa notoriété contestée, on songeait à glisser de « l'institution morale » qu'elle est, vers une « institutionnalisation de l'association » sur le modèle d'autres grandes ONG caritatives (terme utilisé lors du congrès).

L'identité de S.O.S Amitié

On s'interrogeait sur « l'identité » de l'association. J'ai proposé d'y voir un « isomorphisme » inconscient : de même que l'identité de l'appelant est incertaine, celle de S.O.S Amitié le serait, engendrant une angoissante incertitude pour les écoutants : quel est le sens de la vie ? Exister, mais pour quoi faire ? Et tout ce vacillement identitaire donne un vertige psychique...

L'impossibilité statutaire de pouvoir « faire changer, évoluer » les appelants, se déplacerait sur les écoutants dans leur désir de changement et de « progrès » par une action dans le réel ! Être (plus) utile !

Un participant a proposé de « labelliser » l'écoute S.O.S Amitié. J'y vois l'intérêt de ne plus être écartelé entre une confiance autistique en soi et la tentation de rabattre l'écoute de S.O.S Amitié sur d'autres types de pratiques, qui ne lui correspondent pas.

Ses buts...

À ce moment où l'on s'interroge sur le changement de certains moyens qui la fondent (écoute rogérienne, refus de la « conversation »...) et sur de nouveaux objectifs au-delà de l'écoute singulière... qu'en est-il des buts initiaux de l'écoute et de S.O.S Amitié ? Sont-ils restés les mêmes ?

Peut-être que l'ajout de l'écoute par Internet, donc par la forme écrite (et non orale) introduit un changement de paradigme.

Peut-être n'est-ce au fond pas la « même » écoute, et le désir (inconscient ? idéologique ?...) de rendre ces deux approches homogènes cause-t-il des tensions psychiques et réelles qui se cristallisent dans les débats actuels. Peut-être doit-on simplement prendre « acte » que des singularités radicales (la « voix » versus « l'écrit ») engagent des processus psychiques et des techniques différents et aboutissent, au fond, à de petites spécialisations de l'écoute, des méthodologies distinctes.

Restaurer l'Appelant : un but permanent

Écouter quelqu'un, c'est le considérer comme un être de langage, de pensée... C'est le faire émerger comme sujet ou simplement, soutenir sa tête, jamais assez assurée.



Et enfin, des paradoxes dans la trame du congrès...

Lors des conclusions, après une nuit de pensées emmêlées, j'ai soulevé deux possibles paradoxes enchevêtrés dans le programme et les débats :

• « Liberté chérie... »

D'une part, affirmer que S.O.S Amitié est une écoute « libre » d'emprise, alors qu'elle est, dépendante des financements institutionnels, politiques et privés... Comment vivre cette liberté si l'on est partagé entre une pratique absolument affranchie des pressions politiques et une dépendance de l'institution envers cette même société, surtout si on lui assure une « paix sociale » ? C'est pourtant de cette liberté dont jouit S.O.S Amitié qu'il a été question tout au long du congrès.

• « Acte, acter, acteur »

Et encore, un paradoxe avec le mot « acteur », utilisé lors d'un congrès antérieur et repris cette année dans « acte ». Il nous renvoie à un verbe d'action nécessairement situé dans la réalité, l'engagement social de S.O.S Amitié. « Acter » reste dans la cohérence des pratiques « actuelles » : constater, voir et reconnaître. N'est-ce pas en effet, ce que réalise régulièrement S.O.S Amitié dans ces différentes communications et participations ?

Quant au concept « d'acteur », il maintient le paradoxe qui désigne celui qui agit aussi bien que le comédien qui joue un rôle assigné : il peut se dire libre sur la scène sans l'être en dehors.

Dans cette ambiguïté s'inscrivent peut-être une angoisse et un doute sur l'identité réelle de l'association. L'action de S.O.S Amitié est-elle réellement aussi libre qu'on le désire et le revendique ?

Exister, est-ce agir ?

Les écoutants à S.O.S Amitié ne sont-ils pas plutôt de la catégorie des anthropologues qui, placés dans une culture inconnue, l'observent sans la modifier, en essayant de traduire dans leur culture, un langage « exotique » ?

Écouter, est-ce agir ?



Pour ma part, je vois l'institution (car c'en est une !) comme un phare au bord de la côte, disponible et permanent, stable devant les tempêtes sociales dont on n'a cessé de nous décrire les figures les plus tragiques...

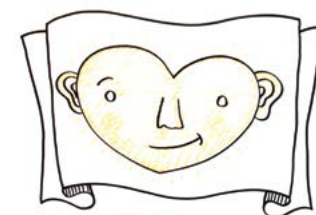
Ce qui importe, c'est que la souffrance trouve un lieu où s'exprimer, un rocher où fixer ces « moules errantes » condamnées à la mort sans vous.

Les appelants continuent de téléphoner à S.O.S Amitié.

Et si la société broie les humains, si elle les enchaîne tel Sisyphe à son rocher impitoyable et leur fait revivre chaque jour les tourments de la veille, eh bien chaque nuit, chaque jour, 1600 écoutants se relayent pour en recueillir la peine et réparer ces hommes enchaînés en dépit de la malédiction des Zeus modernes !

Car écouter, c'est déjà une action ;
Car écouter, c'est aussi résister !

ÉCOUTER

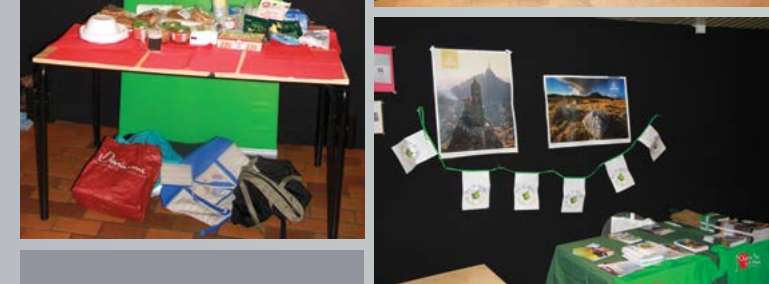
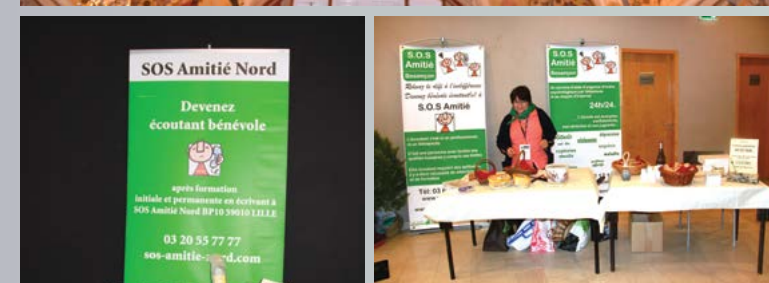


*c'est avoir
des oreilles
dans le cœur*



L'informum

D'est en ouest et du nord au sud,
le temps convivial du partage gourmand...



Albi
05 63 54 20 20
BP 70 - 81002 Albi cedex

Angers
02 41 86 98 98
BP 72204
49022 Angers cedex 2

Annecy
04 50 27 70 70
BP 360 - 74012 Annecy cedex

Arras
03 21 71 01 71
BP 50511 - 62008 Arras cedex

Avignon
04 90 89 18 18
BP 128
84007 Avignon cedex 1

Besançon
03 81 52 17 17
BP1572
25009 Besançon cedex

Bordeaux
05 56 44 22 22
BP 20002
33030 Bordeaux cedex

Brest
02 98 46 46 46
BP 11218
29212 Brest cedex 1

Caen
02 31 44 89 89
Maison des associations
7 bis, rue Neuve Bourg
l'abbé
14000 Caen

Charleville-Mézières
03 24 59 24 24
BP 444 - 08098 Charleville-
Mézières cedex

Clermont-Ferrand
04 73 37 37 37
Centre Jean Richepin,
17 rue Jean Richepin
63000 Clermont-Ferrand

Dijon
03 80 67 15 15
Maison des Associations BV8
2 rue des Corroyeurs
21068 Dijon cedex

Grenoble
04 76 87 22 22
BP 351
38014 Grenoble cedex

La Rochelle
05 46 45 23 23
BP 40153
17005 La Rochelle cedex 1

Le Havre
02 35 21 55 11
BP 1128
76063 Le Havre cedex

Le Mans
02 43 84 84 84
BP 28013
72008 Le Mans cedex 1

Lille
03 20 55 77 77
BP 10 - 59010 Lille cedex

Limoges
05 55 79 25 25
BP 11 - 87001 Limoges cedex

Lyon Caluire
04 78 29 88 88

Lyon Villeurbanne
04 78 85 33 33
BP 11075
69612 Villeurbanne cedex

Marseille
04 91 76 10 10
BP 194
13268 Marseille cedex 8

Metz
03 87 63 63 63
BP 20352 - 57007 Metz cedex 1

Montpellier
04 67 63 00 63
BP 6040
34030 Montpellier cedex 1

Mulhouse
03 89 33 44 00
BP 2116
68060 Mulhouse cedex

Nancy
03 83 35 35 35
BP 212 - 54004 Nancy cedex

Nantes
02 40 04 04 04
BP 82228
44022 Nantes cedex 1

Nice
04 93 26 26 26
BP 1421 - 06008 Nice cedex 1

Perpignan
04 68 66 82 82
BP 40456
66004 Perpignan cedex 4

Poitiers
05 49 45 71 71
BP 21 - 86001 Poitiers cedex

Reims
03 26 05 12 12
Maison de la vie associative
Boîte 214/56
122 bis rue du Barbâtre
51100 Reims

Rennes
02 99 59 71 71
BP 70837 35008 Rennes cedex

Roanne
04 77 68 55 55
19 rue Benoît Malon
42300 Roanne

Rouen
02 35 03 20 20
BP 1104
76174 Rouen cedex 1

St Étienne
04 77 74 52 52
Maison des Associations,
Casier 101
4 rue André Malraux
42000 St Étienne

Strasbourg
03 88 22 33 33
BP 125
67028 Strasbourg cedex 1

Toulon
04 94 62 62 62
BP 2028
83060 Toulon cedex

Toulouse
05 61 80 80 80
BP 31327
31013 Toulouse cedex 6

Tours
02 47 54 54 54
BP 11604
37016 Tours cedex 1

Troyes
03 25 73 62 00
BP 186
10006 Troyes cedex

S.O.S HELP

English speaking

01 46 21 46 46

BP 43

92101 Boulogne-Billancourt cedex

S.O.S Amitié en FRANCE

Nord Franche-Comté

03 81 98 35 35
Esp. Associatif - 1 rue du Château
25200 Montbéliard

Orléans

02 38 62 22 22
BP 5251
45052 Orléans cedex 1

Paris & Ile-de-France

01 42 96 26 26
Secrétariat 7 rue Heyrault
92100 Boulogne-Billancourt
cedex

Pau

05 59 02 02 52
BP 555
64012 Pau université cedex

Pays d'Aix

04 42 38 20 20
BP 609
13093 Aix-en-Provence cedex
02



SIÈGE FÉDÉRAL

33 RUE LINNÉ -75005 PARIS
TÉL : 01 40 09 15 22

WWW.SOS-AMITIE.COM

administration@sos-amitie.com